

François Salès

UN DÉSORDRE PHÉNOMÉNAL

RÊVERIES, FRAGMENTS, IMAGES

CHOSSES DÉRAISONNABLES ET FOLLES

au souvenir de l'ensemble Haute trahison

à Antoinette

PRÉFACE

J'ai retrouvé ce journal. (...)

Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit.

Je sais que je l'ai fait, que c'est moi qui l'ai écrit, je reconnais mon écriture, (...) mais je ne me vois pas écrivant ce journal.

Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je la relis. Comment ai-je pu de même abandonner ce texte pendant des années dans cette maison de campagne régulièrement inondée en hiver.

(Ce texte) est une des choses les plus importantes de ma vie. Le mot « écrit » ne conviendrait pas. (...) Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte.

*Marguerite Duras
La douleur*

Parmi l'énumération nombreuse des droits de l'homme que la sagesse (...) recommande si souvent et si complaisamment, deux assez importants ont été oubliés, qui sont le droit de se contredire et le droit de s'en aller.

*Charles Baudelaire
préface aux histoires extraordinaires de Poe*

Premier carnet

L'immense avantage d'une pensée écrite, c'est le silence qui l'entoure.

*

L'Homme pensant est un animal ruminant. La forme organique de la vie intérieure est l'obsession. Tout sauf un processus discursif.

La page blanche se remplit, en esprit, par le jeu obsédant des retouches qui sont les infimes et infinies variations d'un matériau idéal et ineffable venu à l'esprit avec évidence et brutalité et dont la retransmission jamais n'est souveraine et éternellement se reprend.

L'Homme est un animal ruminant que l'on a pris l'habitude d'appeler intelligent lorsqu'il observe et ne transige pas.

*

C'est la peur de l'imposture qui fait naître le goût pour la vraisemblance.

*

Ce qui se ressent bien s'énonce impossiblement, et les mots pour le dire jamais ne viendront correctement.

*

« To be OR not to be ».
L'erreur me semble si patente que j'en soupçonnerais une coquille de copie.
Combien en effet au plus profond de moi le dilemme toujours m'apparut comme :
« Etre ET ne pas être ».

*

Si vous passez en revue l'expression qui fera le mieux sur votre visage, songez à ce paradoxe que seul l'être possède un paraître.

*

Jouer comme la première fois : avec les imperfections de la stupéfaction.

*

Si vous souhaitez offrir à une assertion la puissance d'une conviction, glissez-y un « peut-être » quelque part.

*

Combien d'entre nous éprouvent un sentiment d'incomplétude vis-à-vis de leur enfance ! Une enfance dont on n'aurait point su en temps voulu faire fructifier la profonde vie intérieure. Cette sensation dure jusqu'à ce qu'on admette que recouvrir à l'âge adulte les pouvoirs de

l'enfance est l'une des plus nobles ambitions humaines.

*

A un point de la discussion, si le besoin vous vient de troubler votre interlocuteur, alors admettez soudain que la contradiction qu'il vous oppose puisse être vraie.

*

On dit : « Il doit sa découverte plus à l'observation qu'à l'intuition. »
Seulement comment expliquera-t-on qu'il ait observé cette chose-là précisément plutôt qu'une autre ?

*

L'intelligence intervient très peu dans l'élaboration d'une pensée.

*

On peut mépriser les jugements moraux, mais il faut admettre que de ce fait on en commet un.

*

Dans le débat ne manque jamais de laisser s'essouffler l'adversaire en te taisant. Au lieu que si tu contres vite, te projetant ainsi dans le circuit, et étant entendu que le parcours d'une discussion est la plupart du temps de tourner en rond, tôt ou tard tu seras traqué mordu.

*

Il faut avoir beaucoup pensé à soi, ou à tout le moins sur soi, pour parvenir à décentraliser ses obsessions.

*

Demander la justification morale ou esthétique d'un geste créatif en train de s'accomplir revient à réclamer au pilote d'un avion en feu le certificat de propriété du champ sur lequel il tente de se poser.

Ce sont des affaires qui se résolvent a posteriori.

*

Tempêtez !

La colère reste le meilleur terreau à la création.
Le meilleur timbre de voix de la nécessité.

Elle nettoie superbement de l'abjecte volonté de séduire, elle avale presque caricaturalement l'esprit de compromission, surtout : elle décuple les forces ! Enfin... enfin ! alors même qu'elle préserve toutes capacités intactes, elle enivre au plus haut point !

Vraiment l'esprit de création aurait-il mieux à faire qu'abandonner son sang froid ?

*

L'idée d'esquisse n'est qu'une invention aimable : il n'est pas une esquisse qui ne se soit féroce-ment pris pour une œuvre définitive.

*

La différence entre un écrivain et quelqu'un d'autre, c'est que l'écrivain écrit.

*

Ce qui est pensé est forcé.
Seul ce qui « se pense » peut s'écrire.

*

La pensée vient en marchant, et l'esprit n'est jamais aussi alerte que lorsque les pieds ont une destination.

L'émotion artistique vient où on ne l'attend pas. Ce qui émeut ce n'est pas la chose en soi, mais la chose en tant qu'elle fait irruption. Ce qui saisit sans qu'on n'y soit pour quelque chose d'une quelconque prévision.

Il faudrait distraire les spectateurs des concerts. Au fond il y eut peut-être plus d'émotion saisissante dans ces salles où les gens se lorgnaient à la jumelle. Une musique qui vous sort de votre vanité, ne fût-ce qu'une fois, cela ne s'oublie pas.

*

L'homme à idées est comme l'homme à femmes qui dans le film de Truffaut se réjouit de découvrir que celle qu'il suivait n'était qu'un laideron.

Que l'homme à idées se sent soulagé lorsqu'il s'est persuadé de la vulgarité commune d'une pensée ! Il n'a plus à la poursuivre ! C'est le repos !

*

L'incurable porte-à-faux de la morale chez l'Homme sera toujours la conscience que celui-ci a de sa propre mortalité. C'est pourquoi les animaux, sans connaître de loi morale, sont des amateurs en matière d'immoralité : ils ne se savent pas protégés par leur fin.

*

Cinquième de Beethoven
Le doute de l'affirmation.

*

L'immense prestige de Rimbaud c'est qu'on ne lui connaît pas d'opinion. Il n'a laissé que des visions.

Matisse : « Si vous voulez être peintre alors coupez-vous la langue, car vous ne devrez vous exprimer qu'avec vos pinceaux. »

*

Éprouver un quelconque contentement à écrire une phrase : la quasi certitude qu'elle contient un mensonge. Le seul sentiment positif qui ne soit pas douteux en littérature, c'est le soulagement.

*

Le récit et l'écrit

On s'extasie : « Voyez Shéhérazade ! Elle a sauvé sa vie grâce au conte, grâce à la parole ! Apothéose de la littérature ! Eloge de l'oralité ! »
Très bien.

Mais on oublie souvent ce couple secondaire qui dans « Anna Karenine » sauve sa vie commune grâce à un jeu écrit plus ou moins stupide.
Apothéose de la vie écrite !

Le jeu le plus crétin, du simple fait qu'il soit sur papier, accoucha plus que mille sous-entendus, œillades, compliments, maximes philosophiques et confidences profondes.

Comment ? Grâce au silence qui entourait ce qui s'exprimait.

*

Dans les périodes de grande détresse morale le corps élabore une défense pour ne pas sombrer. Cette parade porte le nom d' « abêtissement ». (On dit quelque fois « oubli »). Elle procède par enkilosement de l'imagination.

Etant entendu à l'inverse que le bonheur n'a jamais été particulièrement propice à l'épanouissement intellectuel, je vois le principal terreau de l'esprit en marche dans ce profond sentiment éternellement intermédiaire : la tristesse.

*

Il y a un malentendu à opposer systématiquement l'abstrait et le figuratif. Le quotidien, jusque dans ses ustensiles les plus quelconques, regorge d'abstraction.

*

Le syndrome du « mot juste » est une ambiguïté. Souvent l'on voit qu'un mot qui ne convient pas tout-à-fait à la pensée cherchant à se formuler crée de fait une espèce de troisième voie beaucoup plus féconde. C'est lui alors le mot juste. Non certes celui de l'intention première, mais celui de la vie s'élaborant.

*

Les catégories c'est la nécropole des œuvres. Un germe qui connaît sa catégorie n'a plus à se développer pour se tenir : il se range et s'accoude à ses comparses.

*

Trop de choix tue la liberté : simple question d'emploi du temps.

*

Celui qui agit ne se voit pas. C'est bien pourquoi le voyeur s'étonne si souvent de la frigidité de l'acteur.

*

On ne se met pas à écrire pour s'adresser à tout le monde, mais avant tout chose pour ne s'adresser à personne. Pour l'abstraction d'une conversation sans vanité.

Celui qui écrit se confesse à son chien. Après on lâche l'animal bagué, et advienne que voudra.

*

Le lapin pullule et agace le prédateur parce que c'est un animal d'une inquiétude extrême et sans repos.

Si l'Homme a envahi la planète c'est aussi parce qu'il est, de très loin, la créature vivante la plus inquiète.

L'intelligence est fille de l'inquiétude.

A cette aune du bien nommé « qui vive » je place le lapin parmi les animaux les plus évolués et les plus brillants.

*

L'ivresse vaut moins pour elle-même que pour le souvenir que l'on en a et la prédiction que l'on s'en fait. A jeun.

*

La question n'est pas de s'enivrer, mais de savoir comment.

*

Un soliste est plus raide que mille orchestres, parce qu'une vanité est plus lourde que mille armées.

*

Les Hommes aiment noter les attitudes tellement humaines des singes. C'est amusant et ça évite de supposer que c'est peut-être nous qui sommes simiesques.

*

Le plus dégoûtant dans un vice c'est encore sa punition.

*

L'expression populaire dit : « Ah ! Si jeunesse savait ! Ah ! Si vieillesse pouvait ! »
Je dirais plutôt : « Ah ! Si jeunesse pouvait ! Ah ! Si vieillesse savait ! »
Tant l'adolescent me semble posséder un savoir puissant et mystérieux pour lequel il ne connaît généralement aucun pouvoir de fixation.

Et tant l'adulte qui s'est attelé à forger un quelconque mode de transmission semble ne se débattre qu'avec les échos lointains de ce qu'il a à partager.

*

La sémantique n'est pas indispensable à la copulation : naissance du métissage.

*

Une incompréhension unilatérale, c'est une provocation.

*

La défaite entretient bien plus la mémoire que la victoire. La victoire en effet annule tout, elle gomme toutes les péripéties d'imperfection, puisqu'au fond, et Dieu merci, elles auront été

sans conséquence. La victoire est un oubli global qui contracte l'histoire en un acte unique : l'apothéose. Elle met définitivement les comptes à zéro.

Tandis que la défaite, qui alimente et s'alimente au formidable terreau d'images qu'est le regret, écrivant et jouant dans la rumination tous les actes où elle eut pu s'éviter, offre une imagerie collective d'autant plus vivace qu'elle fut cuisante.

Le jargon sportif après une courte défaite dit « espérons ne pas avoir à le regretter au décompte final ». C'est donc bien qu'en réalité ce décompte n'aura lieu qu'en cas de regret.

La rumination étant la forme traditionnelle à l'Homme de penser, il pourra trouver tous les éléments pour vivre la défaite à l'intérieur même de celle-ci, de son histoire, de sa genèse, tandis qu'il lui faudra, pour vivre pleinement la victoire, la joie et le partage.

La défaite est commémoration intérieure, la victoire effacement extériorisé.

*

Les défauts sont la condition d'expression des qualités. Le caractère parfait, c'est le caractère nul.

*

Le secret pour bien convaincre c'est : n'affirmer sa proposition qu'une seule fois.

*

Ce qui contribue à désincarner et à démagnétiser la musique, c'est cette obsession du résultat et de l'efficacité. Lorsque le voyageur, pressé du but, fait définitivement fi du trajet qui l'y conduit, on peut estimer que son esprit a touché le degré zéro d'une quelconque spiritualité du voyage, spiritualité d'abandon, de quête et d'inquiétude. Son corps bouge, mais son âme est à l'arrêt. Le voilà prêt à échoir à de drôles de ports. Ce sont des sortes de ports sans fond et sans odeur, éclairés à tous les recoins, et dont on vante de nos jours l'impeccable asphalte.

*

Un après-midi on éprouve un plaisir immense à manger un chausson aux pommes.

Les jours suivants on continue d'acheter des chaussons aux pommes sans en ressentir plus rien.

C'est alors qu'il convient de ne pas accuser les chaussons aux pommes.

*

Il est excellent à l'acte d'écrire que sa réalisation entrave le quotidien et le quotidien sa réalisation.

C'est excellent pour au moins deux raisons.

La première est que, gênant, on cherche à s'en défaire, et que cherchant à s'en défaire, si on n'y parvient pas c'est donc qu'on a affaire à des sortes de pensées du mode surgissant, au potentiel émotionnel naturellement élevé.

Le second atout est que, acculée par le quotidien sans cesse à reporter sa mise en feuille, l'idée se trouve contrainte à s'élaborer en esprit avant qu'en lettres.

Et se faisant l'écrit respecte, dans la genèse comme dans le développement des idées et des affects, le caractère essentiel de l'Homme pensant : l'obsessionnel ruminant.

*

Tout le monde a un jour croisé de ces personnes qui disent avec assurance : « Il faut être fou dans la vie ! »

Il ne fait aucun doute que ce sont là les êtres les plus raisonnables que la terre supporte. Et ce pour deux raisons très simples.

La première étant qu'ils se font de leur auto-proclamée folie un devoir moral, et la seconde qu'annonçant de longue date leur dérèglement ils s'apprêtent non pas à le subir, mais à y assister.

Le tout jouant pour une unique lutte sacrée : la peur de l'irruption.

Ces moralistes de la jouissance sont comme ces fêtes dont la morosité hystérique fut surprogrammée durant ces mois de morosité obéissante qu'au bout du compte elles justifient.

Raisonnement déraisonnable.

*

La traversée de l'esprit

La soudaineté de son apparition atteste la justesse d'une pensée.

*

La beauté n'est qu'irruptive.

*

Prendre des notes afin de ne pas oublier les prémisses d'une idée en train de s'élaborer est une absurdité totale.

Noter une idée est au contraire le plus sûr moyen de l'oublier, et la certitude d'avorter son développement.

Et c'est d'ailleurs pour ça qu'on l'écrit : pour s'en débarrasser.

On appelle cela les vertus décongestionnantes de l'écriture.

*

On fait souvent reproche aux écrivains de ne pas vivre selon leurs écrits.

Dans le cas contraire on soupçonnerait leur œuvre de n'être qu'une simple justification de leur vie.

Au fond n'y a-t-il pas plus grand courage à écrire ce que l'on sait ne jamais pouvoir vivre ?

*

Il est faux de dire que l'Homme chérit la liberté par-dessus tout. Ce qui l'obsède particulièrement, c'est surtout la conscience de cette liberté.

Voilà pourquoi les morales humaines se trouvent à glorifier éternellement tout un tas de contraintes. Celles-ci nous servent à ne pas haïr la liberté.

Car l'homme jouit de la liberté dans son manque encore plus que dans sa réalisation.

*

Ne parlez pas aux écrivains, ils n'ont rien à vous dire : ce sont des stratèges de la rétention.

*

Pour qu'un problème se résolve il ne faut surtout pas avoir anticipé sa solution. Non préparée, la libération doit découvrir sa forme dans l'agitation et les émois.

La crise qui surgit accompagnée de son remède, non seulement c'est l'aveu qu'elle est acceptée et qu'elle reparaitra, mais de surcroit c'est la certitude de la confondre à court terme avec son accalmie et de haïr les deux en égale intensité.

Les catastrophes bien vécues sont le vrai limon des désastres obscurs.

*

Les vieux, lorsqu'ils sont vraiment très vieux et rendus à se foutre de tout, continuent tout de même de s'intéresser à la partie de boules qu'ils disputent. Et pourquoi ? Parce que c'est moins fatigant que de s'en détacher. Ainsi chez Tchekhov son abandon de volonté en matière d'écriture passait par une conservation d'un minimum de scénario dans ses récits. Car en effet il y a beaucoup plus de volonté à vouloir faire un récit sans scénario qu'avec, même s'il n'est qu'un prétexte, étant entendu que le vouloir-non-vivre est encore du vouloir-vivre, et pas des moindres. Le vrai pessimisme ne fait pas le malin esthétique.

*

Les agités sont encore des assis.

*

Celui-là qui ne se perturberait pas à l'acte d'écrire nous donnerait à lire des choses bien inconnues.

*

De la provocation dans l'expression d'une pensée, il en est comme des dissonances dans la musique, comme du sel dans la nourriture. Trop : personne n'en prendra, pas assez : le plat sera oublié.

*

La santé publique nous ennue : elle n'a pas d'horizon, car enfin son véritable fondement serait l'immortalité.

*

Seule l'invention d'un scénario personnel donne son corps, et ses pouvoirs, à l'imagination. L'image sans légende jamais ne suffit.

*

On relève souvent la dépendance physique. Il en existe une autre, pas moins mauvaise pour être plus cérébrale, d'ordre moral, et qui à la simple envie supplée l'envie d'avoir envie.

*

L'angoisse dite de la page blanche n'existe que dans l'esprit de personnes qui n'ayant jamais rien écrit y seraient confrontées si elles le devaient. Pour l'écrivain, plutôt habitué aux affrontements de la déperdition, de l'approximation, du soulagement, ou de l'obsession, la page blanche serait un Eden rêvé, l'apaisement des lendemains de maladie, et certainement pas une angoisse menaçant son commerce.

*

Quel est ce mot entre reproche et soumission, entre force et accablement, ce mot comprenant la noblesse mutique, et qui devra dépeindre le visage de l'enfant face à l'adulte irresponsable ?

*

La meilleure manière de décrire une idée est quelque fois d'avouer à quel point on n'y parvient pas.

*

Un individu qui est retardé dans son évolution a sans nul doute développé une poche secrète de maturité.

*

Toute vérité qui sera répétée deviendra fausse.

*

Lorsque le philosophe écrit : « Le bonheur est de cultiver son jardin. » on sait très bien qu'il est en train de mentir, puisqu'il ne le fait pas : il l'écrit. En réalité la phrase juste serait : « Le bonheur est de penser et d'écrire que le bonheur est de cultiver son jardin. » Mais ça bien sûr il ne peut l'écrire, car alors il mentirait, sauf à dire que son bonheur est d'écrire que le bonheur est de dire que le bonheur est de cultiver etc.

Dans ces cas-là de morales écrites, le mensonge est toujours dans la formule, et la vérité dans l'acte de l'écrire.

*

Conte musical

M. l'interprète reçoit ce soir en grandes pompes ! Il a lancé tout un tas de bristol en direction de personnalités à qui il doit sa carrière et qui ont répondu présent en masse.

Il y a là M. Authenticité, M. Lestyle, Mme Biographie, M. Bongoût, les frères J'te-renvoie et l'Ascenseur, la soirée est vraiment charmante !

Soudain un grand silence se fait au bout de la salle, les têtes se tournent vers la grand-porte qui, s'ouvrant lentement, laisse apparaître en grand apparat sa seigneurie Partition, duchesse de Non Urtext. Derrière elle et en bon ordre, l'œil aux aguets et prêts à bondir, ses fidèles gardes du corps Joe K. Métronome et Billy l'Accordeur raffutent et s'emploient à mettre à la porte un ébouriffé à l'air hagard occupé à tirer sur la traîne de la duchesse.

Tout rentre dans l'ordre, les portes se referment et la soirée reprend.

L'hôte s'est éclipé depuis peu, la duchesse a pris place légèrement en avant des autres invités, et dans le léger relâchement ambiant quelques

potins se font entendre ... « On dit que la Duchesse ne serait pas d'une lignée très pure... Paraitrait qu'elle serait le fruit d'une sordide aventure de sa mère avec quelque inconnu étranger... Les caméristes lui trouvent un air très roturier sous ses atours... Enfin... »

Mais bientôt les conversations s'estompent. L'hôte de ce beau parterre fait son entrée. Il a un instrument à la main. Il s'approche de ses invités, s'incline noblement, puis se dirige vers la Duchesse et s'installe face à elle. Pendant que l'hôte accorde son instrument la Duchesse donne quelques signes de nervosité, agite fébrilement son éventail, et regardant en l'air fait mine de s'intéresser aux moulures du plafond. Les invités notent tous cette étrange attitude quand soudain ! Ca y est ! Un son magnifique s'élève ! L'hôte joue !

.....
Ce qui arriva ce soir là est difficile à imaginer, impossible à croire et dépasse le simple entendement. Une gageure pour le chroniqueur.

La soirée était si charmante ! Tout se passait à merveille et l'approche du lunch réjouissait les esprits. Jusqu'à ce bruit de vitre brisée.

L'homme hagard se glissait par effraction dans le salon ! Les molosses Joe K. Métronome et Billy l'Accordeur se précipitent sur lui ! Mais l'homme, envahi d'une force insoupçonnée, saisit les deux gardes au collet, sort un poignard et horreur ! égorge les deux infortunés !

L'homme se dirige vers l'hôte de ces lieux, brise son instrument et le poursuit en hurlant ! L'hôte se blottit de terreur dans un recoin du salon et l'homme lui urine alors dans l'oreille !

A ce spectacle tous les invités se sont massés dans l'angle opposé de celui où l'hôte sanglote désormais de honte. Seule la Duchesse est demeurée au centre de la pièce, droite et l'œil brillant.

L'homme s'approche alors doucement d'elle, lui ôte un à un tous ses beaux atours, et la dévêtit entièrement! Les invités au comble de la stupeur restent cois devant un physique si étrange et pénétrant.

Mais brisant cet instant et répondant à un signe de connivence de l'homme, surgirent de tous côtés d'autres hommes ébouriffés, qui dans d'atroces hurlements se précipitèrent sur les invités et leur firent subir les pires outrages. J'en frémis à l'évocation. M. Lestyle fut, je le certifie, sodomisé par trois malfaiteurs ivres morts ! Les frères J'te-renvoie et l'Ascenseur, qui de frayeur avaient déféqués sur place furent contraints par les énergumènes de manger leurs propres excréments ! M. Bongoût fut entièrement peint en rose et jeté tout nu par la fenêtre !

L'homme hagard, qu'au cours de la soirée on avait aperçu insultant la Duchesse assise sur ses genoux avait maintenant disparu avec celle-ci.

La furie dura jusqu'au petit matin, et l'on raconte que les assaillants terminèrent en jouant sur l'instrument brisé de longues mélodies érotiques.

Il n'y eut que peu de survivants, et moi qui vous parle n'ai dû mon salut qu'à la fuite.

L'hôtel est désormais cerné par les forces de l'ordre, et un interprète a été désigné par le ministère, car les rebelles parlent une langue inconnue. Celui-ci estime que les revendications

des mutins sont irrecevables. Nul de doute que ces derniers se rendront très bientôt.

Journal patriotique

Deuxième carnet

Nous aurons toujours besoin de ces vastes légendes, de celles qui s'écrivent avec de longues phrases et qui seront lues à voix hautes, de ces histoires sans esprit ni nouveauté, de ces récits où l'ivresse ne vient que de l'hypnose.

Il finit par mentir à tout celui qui prétend échapper à ces abandons-là, qui ne sont pas exactement des vacances de l'esprit, mais une autre façon de le mouvoir, confiante et oublieuse du ridicule des francs contentements. Oh ! A vrai dire, on abandonnerait tout à cela ! Tout esprit serait licencié pour de ridicules serments fort grandiloquents, que l'on n'aurait pas même le temps de trahir ou de respecter, tout occupés qu'on se trouverait aux grotesques actes qui en découleraient.

Nos mines seraient grimaçantes, et pour décors nous aurions les conventions des vastes paysages infinis.

D'ailleurs nous aurions toutes les conventions.

D'ailleurs nous serions heureux.

Parce que nous y croirions.

Peu importe où, et peu importe comment.

*

L'enfant est libéré de tout décors.

L'enfant possède l'ivresse pour rien.

*

Le sentiment humain a son expression que
l'expression humaine ne connaît pas.
Il n'est pas infiniment souhaitable de ramener
cette expression aux éructations de sa source.
*Ruckert : « Les abeilles n'aiment pas à se voir ni
être vues construire leurs alvéoles. »*

*

De quelle âme est fait celui-ci à qui la crainte de
ne pas être entendu fait forcer le ton ?
Qui craint de n'être vu ne montre rien.

*

Le ton de l'oracle est la neutralité des
confidences fatiguées.

L'abandon de la main dispose les doigts avec le tact des moisissures.

Les exégètes trafiquent avec les rides. Je ne jouerai pas ces insultes au pourrissement. Le scénario est tordu.

*

Départ

Je rassemble à nouveau mes affaires.

Je ne fétichise même plus vois-tu.

Je ne monte à aucun combat, et la splendide ville où j'entre, non seulement n'est pas splendide, mais n'a rien d'une ville !

Adieu.

*

Pas une construction qui ne réclame sa faute de calcul.

*

La vérité est une forme très spéciale de stérilité.

*

N'as-tu jamais observé la pensée venir au marcheur ?

La vue de quelques éléphants de mer qui rampaient t'a persuadé de soigner ta démarche. Tu es devenu ce passant qui scrute ses pas.

Oh ! certes tu t'es bien éloigné des voyageurs pressés du but ! Si éloigné que vous voilà confondus ! Car ce n'est pas tant l'égarement qui te guette que l'oubli de cette leçon : ce qui émeut n'est pas la chose en soi, mais en tant qu'elle fait irruption.

La spiritualité du marcheur n'exige pas le seul oubli de sa destination, mais encore de son pas et de sa route.

Tout doit être oublié, c'est-à-dire tout doit être su : il n'y a pas plus abruti que l'homme égaré. L'esprit n'est jamais aussi alerte que lorsque les pieds ont une destination et des chaussures.

*

Les puissantes convictions se passent d'étudier leur ton.

*

N'as-tu jamais observé l'enfant éprouver une haine indicible pour ceux qui l'ont vu grandir, et penser : « Les cuisiniers aussi détestent celui qui met le nez dans la préparation. Car qui a vu le hachoir s'agiter n'est plus émerveillé de ce qu'il a dans l'assiette, mais dégouté. » ?

*

Les amoureux, qui ont de la sensibilité au bout des doigts, savent immédiatement si la pression de leurs mains est vraie. Et si elle l'est elle signifie quelque chose de profond et d'indicible. Mais si elle est fausse, alors leurs mains, inertes, communiquent par de petites pressions des informations à la sémantique claire et traduisible. Pourtant sans profondeur. Ce ne sont plus des émotions, mais les signes de l'émotion. Ou plus

exactement les soubresauts d'un désarroi : celui de vouloir attiser ce qu'on est persuadé d'avoir vu exister. C'est une forme de rage, pas de transmission ! La rage de l'enfant qui continue d'agiter le yoyo qui ne remonte plus, à seule fin de se donner l'illusion que la partie continue.

*

L'utopie de la neutralité

Le désir déclaré de l'amour demeuré désir, c'est la certitude donnée au moi de ne plus s'offrir seul sujet de lui-même, mais enfin comme l'objet étudié d'une conscience extérieure. Le désir d'autrui est ce révélateur, et une très brûlante sensation d'être en tout instant imaginé-vivre. Enfin révélé, enfin phénomène, enfin réfléchi.

As-tu jamais imaginé que tes désirs vitaux puissent connaître la neutralité d'un reflet ?

*

L'art conduit l'Homme jusqu'à ce qu'il n'entend pas.

*

L'Homme n'est qu'accoucheur de formes qui lui
préexistaient et qui lui survivront.

*

L'art se sert de l'Homme pour se produire lui-
même.

*

De l'étude des textes anciens

Voilà : soit on joue l'approximation infinie et l'on réinvente des grammaires jusqu'à rajouter des décimales aux décimales déjà connues, soit on postule sur un concept et on vénère cette divinité dont le sens nous échappe.

L'image ou le verbe, cher ami.

*

Le premier terreau de l'imagination c'est la frustration, fille naturelle de l'imperfection.

*

Morale du miroir

La profondeur est lisse. Au risque de la nullité. Le médium est une fonction faible.

Les monts souhaitent-ils des tempêtes à leurs pieds ? L'agitation du menu-fretin ému de savoir son lac entouré de cimes grandioses fait un affolement qui est un spectacle en soi. Quant aux remous que cela provoque, ils ne reflètent comme pics que ceux de vanité. Sentiment ridé par la conscience du savoir.

Le médium est un « malgré lui ». La connaissance de son rôle brouille sa surface. Alors ça ne reflète plus.

*

Le verbe n'est pas la recherche apeurée ultrasensible d'une sensation, il est ce qui parle de lui-même, ce qui se crée de se définir, ce qui se connaît de se décrire, il est celui qui invente le passé par le souvenir.

*

La recherche nostalgique et affolée de l'émotion et de l'évidence du premier geste du premier acte, en création comme en amour est une fameuse erreur que l'on met un temps incroyable à juger comme telle.

Le deuil pris de cette évidence primitive qui fit de nous des surhommes de la catégorie des idiots innocents, ce deuil pris, sagesse nous est demandée d'entrer en stratégie.

Ce n'est pas plus dégoûtant que de passer du sein à la becquée.

*

Qui veut une coulure dépose une goutte et attend.

Nul peintre ne peut retrouver ce trajet.

*

Les brouillons de Beethoven

Il y a des jours où nous est donné à voir la trame de départ, l'impulsion première sur quoi se concrétionnera le tout, et on y voit que ça n'a rien que de très vulgaire ! Pouacre ! La bêtise des points d'appui !

*

La gloire de la sensibilité c'est la finesse de la peau.
L'intérieur se soupçonne, pouvoir souterrain.
Et gare aux dissections ! Car la palpité ne doit pas s'arrêter.

*

L'esprit ne se reconnaît pas qu'aux affects, mais aussi à de simples proportions.

Oui ! Des lois ! Inconnues certes, pour la plupart. Edictées pourtant. En quelques lieux. C'est à admettre.

Faut-il chercher les chemins qui y menèrent ? Ou attendre qu'une brutalité nous les révèle ?

*

Travail et repos, tensions et détentes : rêves de balancier, ambitions de pendule !

*

Si la parole ne traduit pas la pensée, alors il y a fort à parier qu'elle a finit par la réécrire.

*

Arrive toujours un moment à partir duquel l'Homme se nourrit autant de son travail qu'il le nourrit lui-même. C'est ainsi que l'évolution d'un artiste est la plupart du temps d'aller vers l'abstraction. Cette autarcie du travail tend à en éloigner tout ce qu'il peut recevoir d'expression humaine.

*

Allons ! Pas de démonstration !
A l'étonnement ! Vents fragiles ! Courants imperçus !
Ni traduction, ni commentaire !
L'humain est le moyen qu'a l'Homme d'oublier l'Homme. Ceci est déjà une tare.
Lorsque l'Homme use de ses mots et descriptions pour la présentation des constructions, il est en train de faire le malin. Et lorsqu'il se croit malin les idées se présentent à son esprit successivement, il les éprouve, ainsi que leurs effets !
Lorsque la description, devenue manifeste, est un passage à l'acte en soi, elle n'a plus de destinataire. Préférant le mot au son, le scénario à l'image, la déclaration à l'acte elle ôte aux objets leurs pouvoirs directs.

Ils sont certes traduisibles, et leurs missives, recopiées, bien que sans destinataire seront distribuées à tous, grimaces de vie !

*

Vie et mort de la poésie

L'alchimiste du verbe utilise les mots sans ménagement ni respect : il les reconnaît comme vide a priori de charges électriques.

Puis il les adoube ainsi : un matin il les écrit, il les encadre et les souligne, et détruit tout autour. C'en est terminé : ils sont lancés, et ainsi, en leur carrière magique. Ils monteront, s'ils le doivent, puis redescendront. S'ils montent ce sera par incantation, par simple oralité.

Ils furent électrisés par fixation arbitraire, et leurs pouvoirs magiques ainsi confiés se déchargeront de proche en proche par contact physique. Puis de décharge en décharge, ces mots un jour ne vibreront plus il faudra les reconnaître malades d'inefficacité et moribonds.

D'autres viendront qui en fixeront de nouveaux.

*

On change de tonneaux, puis on met en bouteilles. Toujours à l'abri de tout : regards et lumière.

Un jour on servira... et alors... gare à l'oxydation.

*

Beaucoup de monde a dit beaucoup de choses.

Puis certains sont venus qui les ont redites sur d'autres tons. Il nous faudra bien respecter ce ton, car là est l'esprit. Il nous faudra répéter jusqu'à les vider ces formules neuves.

Ces textes aux sons neufs, à chaque incantation monteront d'un degré vers leur sacralisation. Scrupuleusement bus ils atteindront un matin la plénitude de leurs pouvoirs magiques. Puis ils continueront de monter, se vidant alors de leur sève, et lorsqu'ils ne seront plus que des ânonnements phonétiques de fin d'après-midi, ils s'échoueront, secs, à la droite de l'Eternel, qui tout là-haut les balaiera avec tendresse sous son trône, et c'en sera fini d'eux.

*

Accepte la mort des textes sacrés, et ne leur donne plus cet onguent au goût amer : commentaires et paraphrases. Ne maintiens plus ces héros dans des quatrièmes âges humiliants. Tu recouds des cadavres et agite ces pantins dépareillés à qui tu accordes vie. C'est morbide quand même !

*

La fin des idoles

Ils se consacreront aux biographies, raisonneront leur propre naissance, et fermeront systématiquement de leurs doigts secs les yeux écarquillés (brillants) de leurs parents. Ils aboliront le point d'exclamation et utiliseront la magie pour fournir des preuves et épater le peuple. Puis ces biographies une fois fixées ils se les répèteront les uns aux autres. Ils les traduiront pour leur assurer longue vie. Et jugeant barbare de sucer la moelle et jeter l'os aux chiens, ils les désincarneront scientifiquement. Une fois psalmodiées dans tous ces sons divers, à chaque répétition elles descendront. Ce ne sera pas long, le sol est près de leurs bouches, et une fois à terre ce sera leur niveau moyen de perception et elles s'épandront ainsi, s'immisçant rampante en tous foyers et en tous temples. Puis enfin elles s'arrêteront définitivement, sècheront et

craqueront en autant de tapis mités. Ils prendront alors ces étoffes immondes, et les portant à leurs lèvres violacées, feront de ces cadavres de poussière leurs objets de culte. Ce spectacle dégoûtant sera l'un de leurs derniers. Puis ils s'affaîsseront en un petit tas duquel tout cela sera indiscernable.

Ils laisseront alors le monde orphelin de toute divinité, bras ballant jambes lourdes, le regard au bout des pieds : peuple à bras !

*

Vécu ce n'était qu'une tare, écrit cela devint une approximation grossière.

Quoi ?

La désincarnation.

*

Mécanisme de la pensée

La Pensée se jugeait en possession sur sa droite d'un sacré tas d'immondices humaines, passions dont le souvenir bouillonnant lui garantissait un matériau inépuisable; à sa gauche un Cerbère

fantasque qui avale et recrache ses protégés : la Parole.

La Pensée, lucide, se propose d'autopsier l'animal afin de jauger les mécanismes de décomposition de sa digestion. Ces mécanismes compris, la Pensée, superbe, rêve de Palais nouveaux, de défis aux lois communes de pesanteur que ne manqueront pas de lui permettre ses nouvelles connaissances.

Seulement voilà : la Pensée dans sa candeur ne vit pas le cheval par lequel les immondices humaines furent introduites en elle. Le souvenir est ce stratagème.

Dès lors la gangrène d'intranquillité gagne le Cerbère et remonte jusqu'au Palais. La Pensée, ivre de tant d'efforts, lit soudain clairement que le Palais et le Cerbère ne font qu'un. Lasse et vexée de ce renversement, la pensée choisit de nourrir le Cerbère elle-même.

Jamais on ne fut plus éloigné des utopies premières de traduction.

*

Fantaisie (un reportage)

Ce sont des animaux que l'on connaît ou pas, et leurs actions, sans but et sans heurt, sont immuables et tristes. Ils ont des manies dont nul ne se soucie, et sur toute la surface du globe pas

un ennemi déclaré. Beaucoup sanglotent silencieusement au détour d'un tronc d'arbre, sans raison et sans chagrin. Aucun ne meurt, et aucun jamais ne connut de naissance.

Aucune douleur et aucune joie.

Ils ont de toutes petites voix, douces et haut perchées, et d'immenses yeux sans paupière. Jamais de sommeil, mais leur veille souvent est somnolente lorsque, le dos vouté, leur regard se brouille.

Leur langage, précieux, contient peu de vocabulaire, mais ridiculement trop de synonymes. Un très grand nombre d'entre eux écrit des lettres de condoléances qui n'ont pas de destinataire connu et ne seront jamais envoyées. Ils écrivent encore des lettres de condamné à mort. Certains sont quelques fois fusillés à leur demande, afin que cette dernière lettre soit bien leur dernière.

Ils ne boivent ni ne mangent, mais tous les jours cueillent quelques fruits et les portent à la rivière afin que ceux qui vivent en aval les voient passer.

Ils distinguent sept genres sexuels différents, ce qui ne leur sert à rien puisque jamais on n'en vit s'accoupler. Chacun d'eux décide de son genre et s'y tient pour toute éternité.

Le soir souvent ils s'isolent deux par deux dans l'obscur de leurs forêts et s'enivrent de s'hypnotiser mutuellement à leurs regards infiniment mélancoliques. Alors il peut arriver que, lourdement ivres, ils s'embrassent longuement. Mais cela n'a aucune signification d'engagement. Ils sont d'ailleurs incapables de se distinguer les uns les autres.

A intervalles très réguliers ils se lèvent tous et partent vivre ailleurs. C'est un voyage qui peut ne durer qu'une dizaine de pas. Leur lieu d'habitation contient toujours un ruisseau pour les fruits et des buissons denses à l'ombre desquels ils reposent leurs yeux.

Si la flottaison des fruits et les lettres de condoléance sont deux manies que presque tous partagent, la plupart de leurs activités sont personnelles. Au demeurant ils ne s'entraident pour rien et tous leurs gestes sont pour eux-mêmes : jamais on n'en vit plusieurs porter un même objet. Lors de leurs déplacements il peut leur arriver de se télescoper, car il leur est très difficile de freiner et modifier leurs trajectoires. Cela arrive surtout lorsqu'ils transportent des fruits énormes et qui leur cachent le regard. Ces incidents sont sans gravité, mais les excuses qui s'ensuivent sont si longues et obséquieuses qu'ils en sortent épuisés.

Leur voix, très pure, n'est capable lorsqu'ils chantent de ne produire qu'une seule note. Etrangement cette note est la même pour chacun d'eux, si bien que leurs chœurs ne produisent que des unissons. Ces fausses polyphonies ne sont de toute manière que fortuites car ils ne chantent que pour eux-mêmes ou pour communiquer avec un fruit. Lorsqu'ils sont émus ils peuvent orner leur note d'une variation infinie de timbres, qu'ils enchainent alors dans une accélération qui peut les conduire à l'hystérie. Mais en général leur chant est une note immuable. Jamais ils ne greffent de paroles à ces exercices vocaux.

*

Troisième carnet

On ne fait rien de grand sans imperfection.
Pourquoi ? Parce que l'aspiration est la condition de la grandeur, qui réclame une transcendance, c'est-à-dire un autre que je ne suis, un autre que je ne fais. L'inspiration est d'abord une aspiration à, et le résultat, que certains nomment œuvre, n'est qu'un intermédiaire, l'instant où la chose fut abandonnée.

*

Dieu est autant immense qu'il est impuissant.
Le Dieu omnipotent est un demi-Dieu / demi-rien. Il est le Dieu satisfait, le Dieu assis, trônant, le Dieu arrêté, stérile et sec comme un diable assouvi.
Dieu se rencontre partout où il nous a abandonné. C'est en ces endroits que sa volonté est aspirante. Toute création fut toujours abandonnée. Jamais on n'en vit de terminée. Que les biographes nomment cela œuvre, les biologistes auront des mots plus complexes. On y trouve des pages de sédimentation où la volonté fut fossilisée dans le renoncement d'un effort trop rude, les yeux encore levés, brillants de rage.
Nous fûmes nous aussi abandonnés.
Point(s) bas permanent de recharge.
Nous sommes, de toute éternité, en plan.

*

Apocalypse

« Je détruirai tout à la surface de la Terre, dit
l'Éternel.
En ce jour-là il y aura des cris à la porte des
poissons. »

Y avait-il encore de la semence dans les
taureaux ?
Même les pommiers n'ont rien rapporté.

Ô Éternel pourquoi fais-tu cela ?
Comment nous traites-tu ?
Nous devons vivre ! Que ne t'occupes-tu de notre
mort ?

*

Les Grecs subissaient leurs Dieux. Ils étaient
envoûtés par eux. Ils les réclamaient à leurs côtés
ou les évitaient comme on fuit un mauvais
plaisant. Mais toujours ils finissaient embarqués
dans leurs sortilèges. Les Grecs dépendaient de
leurs Dieux fantasques.

Le Dieu Chrétien, lui, est descendu, s'est abaissé,
jusqu'au niveau des Hommes. Il a humilié son fils

dans de l'humain plus qu'humain. Après avoir fait l'Homme à son image il s'est fait lui-même à cette image. D'assumer sa création il s'est mis à son niveau et la mise au sien. L'Homme est devenu un Dieu délégué à lui-même.

Lorsque les Grecs déraillaient dans leur quotidien on soupçonnait une cause de marionnettiste, une cause extérieure. Si Hélène convole contre toute morale avec Pâris, c'est bien qu'Aphrodite a manipulé l'affaire. Qu'y faire, simples humains que nous sommes ?

L'Homme chrétien, dont le Dieu n'est pas au-dessus de lui mais à côté, dont le Dieu a son propre visage, l'Homme chrétien toujours se trouve face au miroir, seul avec lui-même et doit répondre : il est définitivement responsabilisé.

Toute folie grecque est symptôme d'une maladie, toute folie chrétienne est une erreur à réparer. Le Grec doit guérir, le Chrétien doit payer. Le Grec s'oublie et délire, le Chrétien s'écarte et pêche.

Et c'est en quoi le Christianisme est essentiellement une religion de la santé, dans le sens où l'on considère que la maladie rassure. Jamais le Dieu chrétien n'excuse. Il pardonne tout au plus. Car l'Homme n'est pas délesté de lui-même par un bacille extérieur : il doit s'assumer lui-même comme un Dieu. Il est adulte. Il ne dépend d'aucun extérieur. Il est responsable.

Le Christianisme est religion de la santé et du désespoir. Le désespoir de l'absence d'erreur, du refus définitif de justification. L'angoisse isolante de la perfection. La solitude métaphysique.

La religion grecque, religion de merveilles et d'enfantillages, est religion de la maladie et de l'oubli.

*

Ils auront une religion et ils auront une poésie.
La première inspirera la deuxième, la deuxième
commentera la première, et ce sera le terme final
des ébats.

*

Les formules magiques ne sont pas traduites.

*

Quatrième carnet

Le libre-arbitre de l'Homme ?
Mais quand le chat veut partir il part, et l'Homme
veut partir et il reste.

*

Le verbe réfléchir devrait être transitif direct : il
est faux de prétendre réfléchir à quelque chose,
car en réalité on se contente de réfléchir cette
chose.
Action passive de la pensée.

*

Offre-t-on à autrui plus de réconfort en donnant
l'image de la réussite ou celle de l'échec ?

*

De grands créateurs tournent avec deux-trois profondes idées. Chez un penseur ce nombre serait une faute professionnelle rédhibitoire.

*

Une pensée ça se tient toujours. Ce sont les phrases qu'il faut se hâter de noter.

*

Au XIXème siècle le peuple lisait les romans en feuilleton dans les journaux. Dickens a publié ainsi. Puis ce goût, ce goût profond de l'être humain pour le feuilleton est passé à la télévision. C'est la série. Mais quant au ton de cette translation il ne sera trouvé que bien plus tard : dans le « reality show ».

La sensibilité moyenne n'est pas figée, elle se déplace : la crédulité, le « croire à » se déplace. Il faut se rappeler que les lecteurs écrivaient à Dickens pour le supplier de ne pas faire mourir tel personnage. Et cela c'était à l'époque où les reportages de guerre étaient réalisés par des

peintres. C'est-à-dire à une époque où un cadavre peint était une preuve de cadavre. Puis le « croire à » se fit à la photo. De nos jours celle-ci n'en a plus, de par sa numérisation, et pour très longtemps, et il faudra pour nous duper trouver autre chose.

Le feuilleton a suivi la même courbe. La série basique, qui vu l'indigence de sa réalisation était pratiquement déjà du direct, donc une forme basique de documentaire, ne tient plus : il nous faut mieux, plus vrai. On en est donc au reality show. Ce concept n'aura pas une longue existence : nous n'accepterons pas longtemps la fausseté de ce type de documentaire, de la même façon que la photo posée est mal vue. Et bien sûr cela finira à la caméra cachée.

Autrement dit en terme de symbolisation des actes nous sommes dans le mouvement inverse de celui qui permit à l'humanité de substituer dans le sacrifice à Dieu un mouton à un être humain.

Ce qui n'a rien de rassurant.

*

Du « sémantiquement suffisant », cette chose nommée métonymie qui veut que lorsque Hugo écrit « voile descendant vers Honfleur » personne ne suppose qu'il n'y a pas dessous un bateau, et au minimum un mât, un gouvernail et un équipage.

Le « signe sémantiquement suffisant » est une autre saveur de l'isolement : l'abstraction par le détail.

Du bateau susnommé ne montrez qu'une planche : pour toute personne n'ayant pas la chance d'être spécialiste des vernis elle sera tout autant celle d'un escabeau ou de la Sainte Croix. Habilement travaillés au hachoir les signes ne signifient plus rien. Tous les enfants le savent : un trait n'est rien ; un point n'est rien ; un trait plus un point n'est presque rien ; deux points plus un trait sont deux yeux et une bouche.

Seulement, dire « ne signifie plus rien » à propos des signes c'est négliger leurs capacités de résistance. Découpez des idéogrammes, il vous tombera des alphabets sur les genoux. Un trait et un point, chez certains enfants font un borgne. Vu en diagonale c'est même un borgne qui s'étonne (à cause du point d'exclamation).

Plus tard ces rencontres seront de moins en moins dicibles par autre chose qu'elles-mêmes.

Mais ce qu'il convient de situer c'est le creuset du fantasme : il est dans le presque rien. (Ici le hachoir se maniera avec délicatesse). C'est la balance de l'abstrait à la figuration qui fait le désir imaginaire. Demandez aux nuages : les gros cumulus bien ronds emmerdent tout le monde.

*

Deleuze : «le poète ne sait pas ce qu'il dit, mais il le dit avant les autres.»

Ainsi de l'inventeur du boomerang. Ne réussit-il pas un geste prodigieusement poétique cet homme qui, sans le moins du monde en soupçonner la cause, courba un bout de bois afin que, le lançant dans les airs, il lui revint ?

*

En photographie on entend quelques fois parler de flou comme d'un effet.

Si le flou est un effet, alors il faut admettre que le net en est un autre.

Le net n'a de fait aucune valeur absolue de réalité.

Même si l'on ne s'attache qu'à une idée prétendument objective du réel et non à la restitution subjective d'une sensation, ce que l'on nomme la netteté n'est que le résultat de la rencontre, sans intermédiaire autre qu'un air à peu près pur, des rayons reflétés par un objet avec un certain type de rétine que l'on a pris l'habitude de qualifier d'en bonne santé.

Et fi de toute myopie, de toutes larmes, de tous liquides, de tous vitrages ! Mais eux aussi sont la réalité !

*

La preuve que Dieu existe, et que ce Dieu est un Dieu méchant : c'est que le résultat de la jouissance sur l'homme est le grossissement, ce qui est une forme d'obstacle à la jouissance. Et qu'ainsi la forme suprême de la jouissance n'est pas même l'abstinence, cette jouissance négative, mais la tempérance : éloge de l'énergie potentielle.

*

Il reste tout de même une raison de la hiérarchie de l'art sur l'artisanat : c'est que l'art comprend l'artisanat.

*

Robert Bresson : « Prodigieuses machines tombées du ciel, ne s'en servir que pour ressasser du factice paraîtra dans cinquante ans déraisonnable, absurde. »

Phrase juste dans ce qu'elle dit, fausse dans ce qu'elle prédit : dans cinquante ans malheureusement on ne s'étonnera de rien du tout.

Un film devrait être construit comme le sont les mémoires scientifiques d'après mission : les images en seraient les relevés topographiques, les échantillons rapportés, les données enregistrées.

Je me figurai ces TGV ou ces trams que l'on voit circuler avant commercialisation : ils sont déserts, seulement occupés par quelques experts surveillant de nombreuses machines. Je voudrais voir le rapport que ces personnes tirent de leur voyage. Voilà pour moi l'exacte structure d'un film : le cernement le plus honnête possible d'une question par l'exposition et le recouplement de données scientifiques.

La caméra est une machine scientifique de relevé. Ne jamais l'oublier.

Etudier les mémoires scientifiques : là est la structure d'un film, dont l'objet d'écriture est une machine, et en aucun cas la description d'une structure littéraire.

Ou bien plutôt ça ne peut plus l'être. Le travail de Balzac devait, en partie, contenir ce principe d'ordre scientifique, mais les arts avec le temps changent de métier.

On refuse de l'admettre parce qu'on veut que les œuvres demeurent éternelles.

*

Puisque la conscience de l'acte en train de s'accomplir est un paradis qui est refusé à l'Homme, c'est-à-dire qu'en bouche la nourriture est bouillie et le sommeil un rêve, le meilleur pis-aller que l'homme se soit construit demeure le basculement, le cas-limite : assoupissement, appétit, concupiscence... toutes manifestations du désir réalisable.

*

Avoir une perception aigüe du bonheur, voilà ce qui rend malheureux.

*

La mort d'Anna Karénine

« Je vous en supplie, donnez-nous vite la suite et la fin d'Anna Karénine. Le bruit a couru ici qu'Anna se jetait sous un train. Je ne veux pas le croire »

(lettre d'Alexandra Tolstoï, 28 mars 1876)

Elle ne veut pas mais elle y est obligée. Puisque le comte Léon Tolstoï l'a écrit. Ainsi que sa mère fut obligée de croire aux atrocités des guerres napoléoniennes aperçues sur les tableaux de Meissonnier. Jusqu'à ce que les photos des boulets de canon de la guerre de Crimée rendissent immédiatement irrecevables les preuves par peinture.

1775, la photographie a plus de trente ans, le cinéma viendra dans vingt. On peut photographier le cadavre d'Anna Karénine autant de fois qu'on veut, ce n'est pas cela qui compte, ce n'est pas cela qui prouve l'essentiel : qu'Anna Karénine s'est jetée, seule, sous les roues du train. Le mouvement manque. La voix de Tolstoï est souveraine : il est Dieu encore là-dessus.

Plus tard, il voudra devenir le Dieu d'autre chose : il aura le dégoût des « histoires », ce sera le temps du tolstoïsme. On dit cela dû aux crises intérieures. Peut-être aussi cet homme possédait-il une sorte de sens instinctif de l'histoire des arts. Car le romanesque il l'abandonna après que les frères Lumière eurent tourné la mort d'Anna Karénine.

1895 : pour l'un des tous premiers films de l'histoire du cinéma les frères Lumière tournent la mort d'Anna Karénine. Ils l'intitulent pudiquement : « Arrivée d'un train en gare de la Ciotat », et cette pudeur, jusqu'à l'allusion au soleil et à la villégiature, rajoute à l'horreur brute de la scène.

1877 : Slvakhov à Tolstoï : « Tous ont remarqué que vous refusiez de vous appesantir sur la mort

d'Anna. La dernière rédaction de la scène est si sèche que c'en est effrayant. »

Pourtant la sécheresse du film des Lumières est d'un autre monde. Même Tolstoï ne peut lutter contre cela, l'immense Tolstoï lui-même : l'approche inexorable, implacable, bestiale d'un train sur une pellicule : le déroulement inflexible de la pellicule : la machine.

Il faut changer de métier.

Les arts changent de métier.

Lorsqu'on cherche à définir l'expression profonde de ce film, son angoisse profonde, on le débarrasse des détails inutiles, et on tombe sur cela : une ligne de fuite, un entonnoir.

« *Où fuir mon Dieu ?* »

On pensait l'angoisse représentée par la torsion des courbes, et là voilà qui s'avance dans ce corridor implacablement rectiligne. L'étau qui se resserre. L'obsession rectiligne. Tout rebondit pour rentrer dans la moulinette. L'angoisse est dans des lignes fermées qui offrent deux ouvertures inégales : une grande pour s'y engouffrer, l'autre sans cesse diminuant parce qu'il n'y a pas de fin connue à ces jeux là. Tout le reste est très étrange et sans fioriture.

Pour démêler le paradoxe on s'en va observer chez Edvard Munch. Et on y trouve que les plus grandes angoisses sont associées à une ligne de fuite de type « entonnoir ».

On compare ces lignes : celles du « Cri », celles des « Angoisses », des « Anxiétés », du « Soir rue Karl Johan », même celle du juvénile « Rue de Rivoli » avec celles de « L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat ». Ce sont les mêmes ! A la seule différence de partir la plupart du temps vers

la gauche, quand celle des Lumière part vers la droite. Mais le cinéma, n'est-ce pas, est ce qu'on peut « regarder dans tous les sens ; la droite devient la gauche » (Jean Epstein 1921)

1893 : « Le cri » d'Edvard Munch, précédé de deux ans par « Désespoir », est la représentation rigoureuse des instants qui précédèrent la mort d'Anna Karénine. Cette représentation est exactement identique à celle que deux ans plus tard mettront en mouvement les frères Lumière. Magiquement identique jusque dans ses personnages secondaires.

Passé le film revient l'anxiété.

Les Lumière sont décidément plus terrible que Tolstoï : ils placent les regards à la fin : pour la victime suivante.

Ils ont tout ramassé en un coup de poing. Un coup de poing de cinquante deux secondes.

Le chapitre Anna Karenine était fermé.

Que le cinéma chantait puissamment à ses balbutiements !

*

Julien Gracq : « Il faut s'entendre. Ces images de la rêverie sont à la fois les mêmes que celles de la vie courante et elles sont aussi privilégiées :

c'est seulement la lumière, l'éclairage, l'émotion qui change et qui les transfigure. »

La voix des revenants est identique à la nôtre, seule une partie de son timbre est affectée. Comme sont les expressions dites magiques. Ni intervention ni fixation, ni expression ni support, mais seulement : un filtre.

*

La peinture fit les palais et les chapelles lorsque la lumière les pénétrait, les vitraux se sont chargés des lumières intermédiaires, les cryptes sont, je crois, le lieu de la photographie, ce dont on devrait se douter depuis le Saint Suaire, qui est une production de l'ombre sépulcrale.

*

Arcanes

Au fond les disciplines divinatoires s'occupent de deux choses distinctes : d'une part la production ou la recherche de signes, et de l'autre leur interprétation. Pour infini d'imagination et de

culture que soit cette dernière, qui comme toute interprétation digne de ce nom ne connaît pas de fin déclarée, la part de beauté, l'endroit où toute volonté se trouve suspendue, cet instant de grâce hasardeuse, vraiment cette trêve artistique est réservée au signe. Lancer de pierre géomantique, tirage des cartes, coulures de café, entrailles d'animaux, tous ces signes ont en commun la perfection de leur apparition, comme est parfaite la répartition des feuilles sur la branche et des branches sur l'arbre. Ils sont tout aussi bien des productions de la nature. Des « productions de la nature au travers de l'Homme », pour parler avec Goethe et Webern. Il convient peut-être de revenir de temps à autre à l'essence la plus profonde de ce qu'était la photographie à sa naissance, non pas tant attestation du visible que révélation de l'invisible. Röntgen plutôt que Daguerre. Le contrôle du tirage photographique, le contrôle sans cesse croissant, la maîtrise des mécanismes chimiques ont signé la mort de l'âme, de la fascination et de la nuit. On a fait parler les corps et taire les âmes. Les peintres et aussi les musiciens savaient cela : « Si on sait exactement ce qu'on va faire, à quoi bon le faire ? » Peut-on à nouveau tirer les photographies comme on tire les cartes : sans se douter de ce qu'il en sortira ? La puissance photographique c'est qu'elle ne distingue pas le prévu de l'imprévu, le réussi du raté, selon l'expression de Hermann Vogel (Leipzig 1874) tout lui est égal. Barthes a magnifiquement (évidemment) défini la notion de « ça a existé », le principe d'attestation qui ferait l'essence même de la photographie. C'est très bien, mais cela

demeure une déclinaison plus ou moins élaborée du principe de vantardise. Variation sur le thème du « j' y étais ». La plus belle attestation ne serait-elle pas enfin celle de l'acte qu'on ignore ? Ramener témoignage de ce qu'on n'a pas vu. Plus tard l'interprétation, vraiment c'est un autre problème. Le titre, toujours en dernier. D'abord l'image, après le sujet.

*

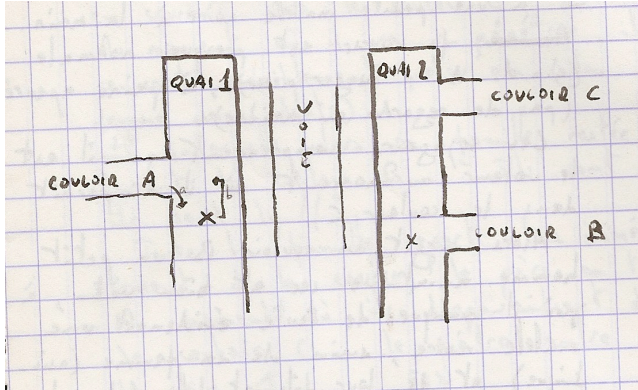
Ce n'est pas la conscience de Dieu qui fait la foi, mais les conditions d'hallucination, celles qui permettent de croire au reflet. Dans le bras qui attrape le verre c'est la soif qui est moteur, pas le muscle. Surtout pas : les connaissances anatomiques.

*

La photographie est à la peinture ce qu'est la télévision au cinéma : un instrument de diffusion, pas de production. La photographie, c'est du direct.

*

Court-métrage



Narrateur (caméra) sur le quai 1

Cris incompréhensibles et angoissés depuis le couloir A.

Une femme apeurée fait un bond sur le quai 1 (flèche a)

Des voyageurs, puis le narrateur s'approchent du couloir pour voir (flèche b). On ne voit rien.

Puis les cris reprennent et l'on comprend alors les mots « au voleur » par la même voix (une voix d'homme pas très grave) et par une autre voix (de femme ou d'enfant et qui articule mal).

Puis des bruits de poursuite.

Puis plus rien.

Les voyageurs reprennent leur position d'attente du métro.

Puis sur le quai 2 un homme passe en courant depuis le couloir B jusqu'au couloir C. il a une petite valise noire à la main. Sa course est presque normale (celle d'un passager pressé), à peine apeurée (pas de regard en arrière).

Les voyageurs comprennent qu'il est le voleur au moment où il disparaît dans le couloir C.

Alors surgit du couloir B un petit homme asiatique, sec et bien vêtu, à qui il manque de toute évidence une valise noire, suivi de sa femme (asiatique) et de leurs fils et fille (dans les douze ans). L'homme très affolé regarde à droite et à gauche.

Un temps.

Puis quelqu'un du quai A lui indique le couloir C en criant : « Par là ! ».

L'homme reprend alors sa course mais s'arrête très vite, et l'air découragé et les bras ballants, comme hébété se met à marcher, puis revient vers le couloir B où est sa famille.

Une dame d'une cinquantaine d'année est partie en courant dans le couloir C.

L'homme discute avec sa famille. On entend quelques mots de français.

Depuis le quai A un homme dit : « Appelez les flics quoi, merde ! C'est vrai quoi, un type avec sa famille, là... »

Alors le fils, sans que sa famille réagisse (ils parlent) part en courant vers le couloir C.

Au moment où il va y pénétrer il rencontre visiblement quelqu'un (la femme sans doute).

Il interpelle alors sa famille restée devant le couloir B : « Ils sont là ! Ils sont là ! »

Toute la famille repart immédiatement à la course, le père en tête.

Au moment où ils disparaissent dans le couloir C, le métro arrive sur la voie 1.

FIN

Caméra à hauteur d'homme, focale fixe (50mm), suivant l'action comme un mouvement de corps et de tête (parfois brutal).

Entré par couloir A, avec coup d'œil vers l'endroit par où arrivera le métro 1.

Etc., puis virage brutal vers couloir A juste après le cri pour voir la voyageuse bondir.

La caméra suit ensuite normalement le déroulement de l'action, sauf pour la remarque du gars depuis le quai 1, qui ne doit pas apparaître.

*

Cinquième carnet

L'avantage, et l'inconvénient, de la relation littéraire d'une scène sur sa relation cinématographique, c'est la description, l'énumération, la nécessité que les choses ne soient pas présentées simultanément mais les unes après les autres, et ainsi mises en relief. D'où l'intérêt du gros plan chez le cinéaste-psychologue. Et pour cela s'inspirer des descriptions littéraires et ne s'interdire aucun objet. Quant à la littérature qu'elle s'inspire du cinéma pour embrasser une situation d'un regard c'est-à-dire d'une phrase, ou mieux d'un mot. Mais cela bien des auteurs n'ont pas attendu le cinéma pour le réussir.

*

Si la peinture s'approfondit un beau jour à se pratiquer, contre toute évidence, en plein air, la photographie ne gagnerait-elle rien à, contre toute évidence, ne plus se pratiquer en plein air ?

*

Le style célinien vise à l'épure, et a touché dans ses derniers textes des sommets d'aération.

Lorsqu'on voit quelqu'un aller du « Voyage au bout de la nuit » à « Rigaudon », qu'on le sent élaguer sans répit, supprimer, éclaircir, on comprend les trois petits points : ce sont les cicatrices de l'opération. Ils sont l'air, la légèreté de tout ce qui a disparu, les trous de la dentelle, le raffinement. Oh ! ne doutons pas qu'il eut préféré un blanc aux points, un simple espace, un rien, un soupir... Seulement un blanc ça ne se respecte pas, ça se réduit. Quel typographe est infallible ? Mais l'étonnant reste que ces soupirs de raffinement, cette légèreté d'épure font le silence le plus tonitruant : car avec les trois points profusionnent les points d'exclamations ! Mais on vit déjà cela chez Beethoven, qui n'écrivit jamais autant de sforzato rageurs que dans ses dernières œuvres, lesquelles pourtant sont au-delà de toute expression humaine.

*

Le paysage humain, comme le paysage naturel, est un entrelas abstrait né du voisinage d'éléments dont la disposition n'est due qu'à la seule nécessité individuelle, et qui, n'étant régie par aucune volonté esthétique finit par revêtir une expression proprement inhumaine, et même profondément surnaturelle.

*

Une pensée laissée en friche finit toujours par s'éteindre, car si l'Homme est un animal obsessionnel, il a au-dessus de lui une sorte de gardien occupé à son équilibre mental : l'oubli. Ainsi il existe réellement un temps juste de fermentation des idées. Pas assez long : trop peu concentré ; trop long : éventé.

*

Paul de Gandi, cardinal de Retz : « Il n'y a rien au monde qui n'ait un moment définitif. »

A un certain stade de son développement il faut haïr un travail pour espérer le réussir. Seul ce sentiment de destruction, et les gestes qui en découlent, ont une chance d'offrir une forme globale. Les détails ne seront reliés entre eux que s'ils sont massivement détestés.

Jusqu'au risque de la destruction.

Munch appelait ça le « traitement de cheval ».

Le respect du matériau et le contentement de soi ne donnent que mollassonneries.

*

Ainsi qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, on ne fait pas de bonnes images avec du bon goût.

*

Si vous laissez une plaque de métal en plein air et revenez la chercher quelques années plus tard, alors que sera-t-il advenu ? La rouille l'aura prise ; et cette rouille sera disposée non d'une façon vulgaire, mais avec une évidence indiscutable. Rien en terme de matière, de disposition, de proportion, rien qui soit corrigeable. Le temps a œuvré avec son tact infini. Une délicatesse ! Aucune lourdeur, car ce travail n'aura dépendu que d'une volonté très basse, d'une essence lourde et profonde, sans vanité, une volonté d'ordre artistique.

*

La fin de la photographie, ce n'est pas de la découper, de la recadrer infiniment, ce n'est pas de lui barbouiller dessus, lui griffonner qu' LHOQQ, non. La fin de la photographie c'est de retourner un négatif et de faire passer un œil pour une bouche et une bouche pour un œil. Ca c'est la négation de l'essence même de la photographie, la perversion de son naïf « ça a existé ».

*

Une voie n'est pas approfondie abandonnée, mais s'abandonnant.
Les lambeaux qui partent font parler un mur, pas son replâtrage.

*

Du hasard

Si vous tenez, mettons, à obtenir une coulure, la peindrez-vous ? Meticuleusement ? Non, vous déposerez une goutte, et vous attendrez. La coulure sera juste, ou pas.

Il faut vraiment que nous soyons dans une époque tordue de machinerie et mise en équation, pour

qu'un geste, parce qu'on ne peut pas le reproduire, soit attribué au hasard !

*

Les raffineries de pétrole sont à la fois des chefs d'œuvre de mouvement baroque, en cela que tout y est inextricable et déballé, en même temps que des perfections de classicisme, puisque rien n'y est superflu.

*

« *Sans le « je » pas de lyrisme.* » L.F. Céline
L'autobiographie dans le roman est le prétexte tangible aux hallucinations. Car sans corps pas de fantasme. Et c'est bien la moindre politesse que le réel, qui doit toute sa chair au faux, redonne à la transposition ce sans quoi elle ne serait qu'un jeu : le lyrisme. Corps sans fantasme et fantasme sans corps sont tous deux pisse-froid, car le fantasme donne corps au corps, et le corps chant au fantasme. Ce trouble entre lyrisme du réel et réalité de la transposition est un trouble émotif.

*

Le style a trois fondements :
la transposition,
l'abstraction,
l'autobiographie.

*

La transposition célinienne

Normance : ou comment les variations infimes et infinies de l'in vraisemblable description d'un bombardement sur plus de deux cent cinquante pages sont la manière la plus fidèle de décrire les vertiges que provoque la jalousie amoureuse.

*

L'élégance de l'abstraction c'est la résistance à elle-même.

*

Condamner un roman pour immoralité ?
Autant refermer la Genèse pour approximation de
calcul !

*

Pour qui confond la métaphore et son objet, le
monde et son hallucination, j'offre la
photographie et les mémoires de Mlle Mathilde
Mauté de Fleurville, inspiratrice à Verlaine de
« La bonne chanson ».

*

Une théorie restera toujours contestable, mais
jamais le désarroi qu'elle provoque.

*

On entend fort couramment, et d'éminents philosophes le soutiennent, que l'art est ce par quoi l'Homme se sent utile à la création du monde et, partant, à la sienne. Que créer a pour plus noble objet de se sentir le Dieux tout puissant de son œuvre.

Parmi les absurdités qui circulent en ce bas monde celle-ci mérite une place de choix. C'est un contresens définitif.

Il s'agit bien plutôt, selon le mot du grand Bach lui-même, de « continuer ce qui existe déjà ». L'art, vu comme une « production de la nature en tant qu'elle se manifeste par l'Homme », n'a pas pour but de nous soustraire à la nature, mais au contraire de nous abandonner à ses lois.

Le souhait profond du créateur ce n'est certainement pas de maîtriser souverainement ses gestes, ce serait plutôt que quelque chose quelque part, quoi que ce soit, les lui impose.

Prospero des réactions chimiques, voilà comment il se voit. Provoquer les cataclysmes et attendre. De la méditation, du calcul, et patatras ! Le grand déclenchement ! Le grand décombre ! En apnée et sans discernement ! Voilà comment ça se passe. Exactement.

*

L'absence de volonté irait jusqu'à l'ignorance du sujet du travail que l'on commence.

Cela n'est possible que si l'on est obsédé quotidiennement par l'image du sujet que l'on réussira un jour.

Paul Dukas : « Savoir beaucoup et faire avec ce qu'on ne sait pas. »

*

Il y a des gestes qui sont des pensées.

*

L'idée n'est jamais la vie, mais tout au plus ce qui la provoque.

*

L'avilissement de la photographie

Un matin l'humanité s'éveilla et se trouva émerveillée devant l'image vraie d'un homme vivant. Même une simple carafe l'étonnait.

Puis on nous sidéra de la vision d'un mort.

Un jour vint où l'on nous montra l'instant d'un homme foudroyé.

Maintenant on a des cadavres sans tête, des mutilés, des torturés, des horreurs toujours plus qu'affreuses. On ne sait vraiment plus quoi montrer. On ne sait vraiment plus de quoi s'étonner.

*

Un des personnages de « L'adolescent » de Dostoïevski s'étonne que rien d'extraordinaire ne lui vienne à l'esprit à l'instant même de son suicide.

Cela n'a rien d'étonnant, et prouve simplement que la parole ne traduit pas la pensée.

Si en revanche il avait utilisé un appareil photo et appuyé simultanément sur le déclencheur et la gâchette, nul doute que son cliché eut été exceptionnel.

*

Netteté : première illusion de précision. On nomme cela la mise au point. Or le point c'est ce qui clôt la phrase. La mise au point clôt une image en deux dimensions en la confondant définitivement avec le réel qui l'a provoquée. Plus le moindre interstice.

Demandons à l'optique de faire au contraire bailler une image, de lui donner le jour nécessaire, le jeu par lequel pourra s'immiscer l'imaginaire.

*

Vertu de l'abstraction

Le flou libère les forces abstraites du quotidien en supprimant l'anecdotique.

Dans une foule le myope agacé ôte ses lunettes : soudain un parterre de méduses flotte à ses yeux, trois immeubles font un tableau de Vieira da Silva, et les visages, abandonnant leurs expressions de défiance, révèlent le mystérieux pouvoir des masques.

Où l'on se prend à soupçonner que l'abstraction se serait d'abord « s'abstraire de », ou bien « faire abstraction de », enfin : se dégager en somme !

*

L'inventeur d'un style nouveau n'est que l'inventeur d'une technique nouvelle.

*

Le chemin vers l'abstraction chacun le parcourra lui-même. La vieillesse ne s'enseigne pas.

Au fond il y a plus d'écart entre un Dufy 1908 et un Dufy 1909, qu'entre un chef d'œuvre roman et un chef d'œuvre cubiste.

L'abstraction n'est pas un enseignement, mais une érosion. Une érosion c'est lent, et ça nécessite beaucoup de passages.

On nous dit « nous sommes des nains sur les épaules des géants etc. » Sans doute. Mais ce qui compte c'est de laisser le bonhomme sur l'épaule du dit géant, et de le voir quarante ans plus tard assis sur l'oreille. Ou même seulement à la base du cou.

*

La photographie reflet du réel ?

Mais le fondement de l'acte photographique c'est le cadre. L'isolement d'une partie dans le tout. L'angle de découpe. Le regard scindant. Autrement dit le fractionnement, le partiel.

A-t-on jamais vu le partiel ne pas devenir le partial ?

*

On nous dit que la photographie informe. Mais prenons l'exemple d'un photographe qui voudrait transmettre les horreurs de la guerre en montrant une mère pleurant son fils : nous devons bien alors nous poser la question de savoir si le visage de cette mère aura une expression différente selon que son fils est mort avec cinq cents autres, ou cinq mille, ou dix mille, ou seul en voiture.

Non cette photo-là n'informe pas, elle illustre. Elle est a posteriori de l'information.

Un photographe qui souhaiterait réellement informer collecterait et collerait sur un mur les photomaton de toutes les victimes d'une guerre.

*

Les cinéastes face à certains films d'archives se retrouvent dans la position des philosophes vis-à-vis des moralistes du XVIIème : les premiers ont prétention à épuiser l'âme humaine par la construction de quelques concepts affirmés, pendant que les seconds, infiniment plus modestes et hagards, par touches minuscules sondent ô combien plus tous les méandres de l'âme.

*

Le sens de la forme c'est aussi le sens de la vie extérieure, le sens du courant, le sens de l'aller-avec. La brutalité est un acte rare dans l'élaboration d'une forme. Si elle survient ce n'est que la manifestation soudaine d'une érosion qui courait depuis longtemps.

*

Tous les grands portraits contiennent en eux une forme d'étonnement.
Car l'étonnement est le visage même de la grâce et de la mystique, qui ne tient rien pour normal.

*

On s'étonne encore de l'art pictural qui déstructure le visage. Même devant un Picasso ça ricane encore.

Pourtant on ne s'offusque jamais d'un récit non linéaire, du rapprochement artificiel de deux évènements espacés, d'un flash back.

Or il s'agit exactement de la même chose : glisser une bouche entre un nez et une oreille est aussi une forme de retour en arrière.

*

Il ne connaissait pas de problème technique, puisque les problèmes techniques faisaient son expression.

*

Il ne cherchait ni à plaire ni à déplaire, mais à consoler. Plus encore qu'à étonner.

*

Le concept d'esquisse lui échappait complètement. Il lui substitua la tentative.

*

Un trait est-il bon en soi, ou le devient-il ?

*

En art comme en science le chercheur est comme le ramasseur de champignon : nul ne peut dire avec certitude où le cèpe va sortir, mais la chose certaine est que celui qui marche le nez en l'air jamais n'en trouvera un seul.

*

La noblesse d'une matière tient dans son refus de se laisser contraindre.

*

Lorsque le geste né et découle non d'une réflexion esthétique ou morale mais simplement du geste qui l'a précédé, on sait qu'on se trouve dans une voie correcte de processus créatif.

*

Avilir un visage brutal et fier dans l'apitoiement de soi est un procédé infaillible pour obtenir une image christique.

Une image christique, pas une image du Christ !
Le Christ était un type consubstantiellement beaucoup plus sobre que ça, mais une image à la Paul, ignoble falsificateur de Suaires, plaintive, prometteuse et pleine de ressentiment.

*

De la coulure dans l'art pictural

Il convient de faire l'éloge de la coulure, car la coulure est trop souvent considérée comme l'expression du hasard. La coulure ce n'est pas ce qui coule, mais ce qui découle. La coulure est un geste pictural à part entière, et il connaît son âge adulte lorsqu'il n'est pas qu'abstrait. Sa maîtrise technique est l'exact équilibre de l'indulgence et de la sévérité : elle est une qualité humaine. Une coulure n'est pas un accident, c'est un pilier. Autour d'elle tout vient s'organiser.

Si la coulure n'a pas la structure d'un trait et le trait la désinvolture d'une tache, c'est à biffer.

*

L'homogénéité n'a jamais pu offrir la vie.

Il faut donc se débrouiller d'organiser le chaos. Et donc à moment donné prendre le risque de le déclencher.

Une maîtrise technique qui peut offrir de la vie est une maîtrise technique qui toujours est sur le point d'être perdue, qui toujours finit par être

perdue, que toujours il faut retrouver, et qu'à tout moment on peut ne jamais retrouver.

*

Chez un peintre avouer un trait est une question morale. Il faut être très costaud pour avouer un trait, c'est-à-dire pour lui laisser pouvoir être autre chose que ce qu'il figure. Il faut être sacrément gonflé.

Pour comprendre la naissance de cela je préconise de regarder la peinture de Velasquez de très près. A la loupe.

*

Il faut inventer le geste avant sa finalité. La main qui a un but, quelque chose à faire comprendre de sémantiquement clair, cette main là est estropiée, elle sera arrêtée dans son élan, elle connaîtra la crainte.

Le sens profond toujours découlera du geste avant que du trait. Ah ! les Chinois savaient ça ! Et nous balourds d'occidentaux lorsque nous soupçonnons ces choses-là on s'y vautre, on ne fait plus que des taches et des traits, des chiures

informes ! Un trait qui pour libérer le geste qui le crée s'affranchit de signifier quoi que ce soit, cet imposteur là redeviendra bien un jour ce qu'il est réellement : une bavure. Il faut être plus courageux que cela.

*

Cette femme assez âgée, je l'observais en m'approchant car elle était appuyée contre un mur les yeux fermés. C'est déjà assez rare de voir quelqu'un dans la rue les yeux fermés, très rare d'observer ce type de confiance, mais là, comment dire, ses yeux étaient plus que fermés, ils étaient tombant, abandonnés, une virgule, l'œil clôt du Christ tel qu'on ne le voit que sur une toile primitive. Alors je m'approche, je la regarde, je passe, et là son autre œil : immensément ouvert ! Plus qu'écarquillé ! Une expression à bouleverser tous les carcans quotidiens de la psychologie. J'étais retourné. Rétif de la Bretonne a vraiment raison : la fiction reste toujours en deçà du réel.

*

Sixième carnet

C'est là que se pressent une contrariété d'un type nouveau : une contrariété sans cause et sans objet, qui comme une nécrose venue de rien se dépose doucement sur la peau, s'entretient d'elle même et empêtre le bel allant.

On s'en irait presque pontifier sur la chlorose des bonheurs motivés et la supériorité des sentiments spontanés, si on pouvait oublier que l'on dut cette sorte de savoir à l'observation de la douleur qui sursaute pour rien.

*

L'unique onguent des douleurs est leur description scrupuleuse. A la fois achevée et continue. Comme on dit de la musique qu'elle soulage des maux qu'elle a dévoilés.

*

En terme de prédiction la contrariété est la seule sensation qui ne mente pas.

*

En maladie, une fois admis que les douleurs sont muettes les unes aux autres on ne comprend plus qu'un type de plainte, celle que nul n'entend : le gémissement, le râle.

*

Les consciencieux : ces architectes a posteriori qui jamais ne concevront qu'un plan se renie, et que les ouvrages sans fin furent grandioses parce que chaque rang de pierres ignorait le suivant et que les faîtes insultèrent les fondations.

Les consciencieux qui firent une logique de leurs propres textes sacrés, ces apostrophes qui jamais pourtant ne furent une contribution à quelque élaboration de sagesse, mais au maximum une négation complète et au minimum l'expression définitive. Et par logique on doit entendre décoratif, c'est-à-dire comme le délassement qui ne s'admet pas trivial des occupations qui ne s'avouent pas uniques.

Ces consciencieux dont on ne peut assurer que leur qualificatif n'est qu'un mot et pas trois.

*

La mine du clochard sera toujours plus noble que celle du beauf, parce que la perte demeurera toujours infiniment plus raffinée que le laisser-aller.

*

Le pire mal est la justification, souffrance faite à la souffrance.

*

Ce que jamais, par essence, le cinéma ne pourra montrer : la solitude.

*

La noblesse du visage de l'homme c'est son absence. A l'opposé de l'animal l'Homme n'est pas toujours derrière son visage.

*

Tout objet qui se souvient à quel point il peut être ignoré recouvre instantanément le luxe grandiose des planètes inhabitées.

*

L'hyperesthésie est une maladie des êtres qui ne croient fondamentalement pas à leur mortalité, qui n'ont pas ce souverain lâcher-prise que permet la claire sensation que tout prendra fin. Cette certitude-là aplanie dans des proportions qu'aucun onguent n'eut soupçonnées. L'hyperesthésie est une maladie de la tenue de la bride. Une bride, c'est entendu, non pas saisie classiquement de la main droite, mais qui entortillée aux chevilles vous traîne la face dans la poussière, horizon rapide mais court.

*

Le délicat voyageur efface ses traces derrière lui. Il a le goût de l'enluminure. Il offre les sommets naïvement accessibles. Il ne craint jamais l'immoralité des efforts ignorés.

*

Les prophéties sont consignées. Et alors ?
Que faut-il en faire ? Les lire ?
Se pétrifie-t-on devant les aïeux ?
Nous incarnerons ces phrases et il y faudra bien de la folie et peu de dégoût tant nous serons scrupuleux dans la réalisation : il nous faudra tous les détails.

*

A vouloir épeler le nom de Dieu nous avons oublié que le ton de voix divin était la neutralité. L'ambiguïté.
Et l'ambiguïté ce n'est pas même la blancheur, encore agitée, qui l'offre, mais une dilution

maximale : beaucoup de matière et infiniment plus d'eau !

Une épaisse chlorose, quand nos piaillements ne furent qu'un léger trait bien soulignant !

*

Il n'est pas vrai que nos plus anciens textes ont terni parce que la lumière de nos jours est plus crue, et que nous devons les dévernir.

Nos textes contiennent leur éclairage en eux : aucune contingence atmosphérique jamais ne modifiera leurs contrastes.

*

Notre question n'est que celle du pouvoir effectif des images. Nous parlons en terme d'actions provoquées, toutes choses bien vérifiables. Or ce n'est pas tant que l'image soit vraie ou fausse qui peut la transformer en acte que notre propre aveuglement à y croire. Aucune image, aucun texte, aucun visage n'est intrinsèquement sacré : la naïveté seule peut enfanter. On nomme cela l'ivresse de croire à ce que l'on voit.

On ne discute pas de ceci : l'image est un court-circuit du prêche à l'imagination. Nous cherchons celles qui fonctionnent ici et maintenant.

Soyons bien trivial : voici une image, soit nous y croyons, soit nous n'y croyons pas. Si nous n'y croyons pas elle n'aura aucun effet. Aucun. Donc nous devons tout faire pour y croire. C'est-à-dire en dernier recours la déchirer et l'incarner.

*

Baudelaire : « glorifier le culte des images ».

L'imagination, c'est-à-dire la représentation personnelle et non simulée des dogmes, est une des conditions de la foi. C'est pourquoi il y faut beaucoup de naïveté.

Pourquoi la guerre avec les iconoclastes fut-elle si terrible et si prépondérante (jusqu'au schisme) au VIIIème siècle ? Et pourquoi les iconophiles l'emportèrent ?

L'image est le plus sûr chemin du prêche à l'imagination.

*

Septième carnet

C'est depuis qu'il a inventé la parole que
l'Homme a pris peur du silence.

*

L'hyperesthésie dit se parer de tous les voiles de
la plus profonde apathie. Elle est une oreille qui
n'admet plus aucun son. Hormis cette voix qui
proscrit le bruit. Délicieux onguent. Vraie
sympathie.

*

L'anormale affabilité des profonds énervements.

*

Une révolution n'est possible que si elle reste
intentionnelle.

Transvaluation totale ? Rêvée ou bien pourrie auto-dénoncée.

Ces éternités là n'admettent pas une goutte de bave.

Qui contredit tout ne peut se risquer à l'être d'un iota.

Le sabreur dénonce jusqu'aux vérifications de ses recompositions.

Quel ouragan s'assiérait ?

On nomme cela l'accalmie : le retour aux météos quotidiennes, tout arrachés que demeurent les arbres !

*

Ne confondez pas le burin et le modelé.

Les coups claquent, mais leur but est doux au touché.

*

Un brin d'honnêteté lucide : si nous réclamons tant de soulever le rideau des élaborations c'est surtout parce que nous sommes sûrs de ne pas nous retrouver derrière ! On n'appelle même pas

cela du voyeurisme. Pas encore jalousie. Non :
l'esprit affolé du ressentiment.

Physiologiquement, les manchots ont des soifs de
préhensions qui ne se résolvent qu'étrangement.

Mais le pire sont les justifications qu'on en fait !

*

Accepter le faux, pour toucher cette vérité là : la
douceur, la tranquillité, la fin des antagonismes.
Faisons n'importe quoi, mais faisons le avec les
plus petits gestes les moins heurtés.

*

L'imagination est devenue plus basse, plus
mercantile en l'étant moins. En un mot :
antirévolutionnaire.

Evitant les prédictions elle se concentre sur la
représentation de ce qui n'existe pas, n'existera
pas et n'est pas souhaité exister.

On l'appelle aussi fantasma, mais c'est une
erreur. Ce n'est toujours que l'imagination, mais
elle a changé d'âge.

*

Nous sommes-nous jamais arrêtés à regarder en face nos convictions ?

Alors nous eussions vu qu'on les choyait plus que tout, autant que nous-mêmes, comme de pauvres innocents pour qui l'horrible vérité serait un danger mortel.

Quel aveuglement de confort peut rendre si malhonnête ?

*

Qui s'est offert la jouissance d'imaginer le monde privé du bruit qu'il produit ?

*

Si au départ était le verbe, alors le paradis sur terre est un mensonge, car le paradis est d'abord silence.

Silence de mots surtout.

*

Qui de l'aboulie ne fera pas un renoncement ?
Du renoncement une anarchie muette ?
De ce silence l'insulte au monde ?
L'insulte au monde c'est : mon royaume n'est pas
de ce monde.
Le mépris est une « mal-prise ».

*

On a deux types d'écrivain : ceux qui « disent
que », et ceux qui « font que ».
Qui disent ou qui font quoi ? Piètre importance.
L'affaire est la position par rapport au quoi.

*

L'artiste dit sa volonté première qui est de
consoler, puis d'étonner. Mais il ne réalise pas
que ces désirs-là ne sont que les suivantes de

l'unique objet d'une œuvre : vivre d'une vie propre.

L'unique but du créateur est de donner la vie, pas de façonner. La vie, et advienne que pourra. Les formes les plus fantasques ne servent à rien s'il n'y a pas de peau dessus, de cœur dessous.

*

Il n'est pas décent de s'adonner aux hypnoses des simples phonèmes. Les mots possèdent des ivresses bien supérieures à celles que l'on tire de leurs litanies. La répétition, c'est-à-dire le son qu'elle produit, est l'ivresse décérébrée. L'infini au niveau des girouettes.

Il existe une ivresse qui se voit partir jusqu'à s'observer de loin.

C'est tout de même plus de tenue.

*

Qui n'a jamais eu peur d'avoir peur ?

Alors on comprendra qu'on ait mal de craindre d'avoir mal.

*

On peut toujours envisager la chose et son contraire.

C'est la chose et son absence qu'on ne peut tenir d'une seule main.

*

Une question de la plus haute importance lui était devenue de connaître si le regard extérieur était réellement ce qui ployait ses actes, ou l'une des manifestations à lui-même de lui-même.

*

C'est à l'érosion qu'on connaît le caillou.

*

Jadis les héros connaissaient cette immoralité physique d'être inférieurs à leurs actes et inconscients de leur portée.

Aujourd'hui nous réclamons le compte des actions, et nos morales qui font des préalables aux gestes ignorent tout des pouvoirs de la bêtise.

*

Les écroulements, à qui on a reconnu certaines vertus de construction, il convient tout de même de dire leurs modes de vie.

Les écroulements jamais ne s'aimeront.

Ils résistent à eux-mêmes et ne surviennent qu'après d'infinies érosions.

On ne connaît aucune sérénité ni sécurité à ces artisanats.

Donc, il n'y a aucune habitude à ces chaos.

Juste à peine, peut-être, quelques lois naturelles.

*

Toute mélodie bercera au moins un malade, ou bien ne sera pas.

*

On peut faire des briques avec de l'ivresse, pas des murs !

*

Le contrôle des détails est la face, diabolique d'illusion, de la stérilité. Les détails naissent a posteriori.

*

Le sens de ce qui nous est offert nous appartient. Pourvu qu'on ne prenne pas l'entrée pour la sortie à quoi tiennent les architectes ?
A l'installation !
La toile d'araignée est leur seule crainte.

*

Il ne tombe sous le sens d'aucun esprit équilibré que Dieu, de ce qu'il construisit, et parce qu'il le construisit, connaisse le sens.

*

Il possédait des avis – pas de convictions – définitifs.
Il les changeait brutalement par sorte de décrets internes. Sans explication.
Jamais il n'eut de discussion.
O grand jamais aucune.
Elles étaient son grand Satan.

*

Huitième carnet

Les assis ont été reconnus debouts, et les debouts
assis : tous agités !
Formule plus ou moins savante de se hâter loin de
soi.

*

Ce qui est décrit, ce qui est recensé, est terminé.
Lorsqu'un acte est répertorié il cesse.

*

Le seul geste qui fera histoire est celui qui aura
voulu abolir ce qu'il poursuivait.
Nul ne peut prétendre poursuivre une frise par
tradition.

*

La peinture chinoise humilie l'Homme en le perdant en bas d'immenses panoramas. Mais au fond par ce geste compositionnel le peintre commet le pêché d'orgueil suprême qui consiste à vouloir s'occuper de ce qui est au-dessus de l'Homme.

Tandis qu'un simple portrait, où le visage a envahi tout l'espace, apparaît comme terrassé par l'absence de nature. Le repli comme humilité, voilà la sagesse à l'occidentale.

Ou lorsque le rien se rencontre au nombril.

*

Ce n'est pas l'indication qui produit le geste - elle ne génère que son signe, autrement dit la caricature du geste - ce sont les conditions extérieures, les dogmes, dont le respect littéral, textuel, ne peut que produire, et malgré soi, l'expression première.

*

Une pensée calme est une pensée relative, comparable, donc fausse.

Toutes les notes de bas de page, les éclaircissements, sont des pensées fausses puisqu'elles s'attellent avec le même sang froid aux opinions les plus diverses.

*

Un doigt montre la lune.

C'est un doigt superbe, étrange et délicat.

Et tous les crétins observent ce qu'il montre et qu'il y aura tout loisir de toujours voir.

*

Nul ne peut réellement maîtriser son imagination. Car celle-ci provient d'un déséquilibre, fils de l'insatisfaction.

Il faudrait donc maîtriser ses frustrations : affectation suprême !

*

La foi n'est affaire ni de cœur ni de raison, mais d'imagination.

La foi n'est pas de croire, mais de voir, et de voir sans preuve.

La foi est une représentation sans phénomène, une objectivation sans objet.

Le monologue est la foi.

La discussion l'incrédulité.

*

La première des règles pour parvenir à léviter, c'est de comprendre qu'il ne s'agit pas d'une élévation, mais d'une chute.

*

Une bonne sagesse existentielle viserait moins l'amélioration des conditions que l'amour de l'absurde.

Sous la canicule le ventilateur est moins utile que le plaisir de la sudation.

*

Disparaître est un ancien projet.
La dissolution : un projet d'enfance.

*

Pour préparer une excursion regarde la montagne. Mais pour en donner une représentation baisse plutôt les yeux et observe les traces que laisse la marée basse sur le sable. Car c'est la représentation, pleine de tact et d'intelligence, de l'idée de montagne. Je crois que la nature offre discrètement et admirablement des représentations d'elle-même par elle-même. Des traces qui font rougir de grossièreté le dessinateur, comme le chant de l'oiseau le mélodiste.

*

Ce qui contribue à pourrir l'art c'est cette prévalence hégémonique de la personne sur le savoir. De l'intérieur sur l'extérieur.

A un voyageur rapportant des images du bout du monde on demandera d'abord que les photos soient visibles, et on ne le tiendra pas pour l'auteur du paysage.

Messieurs-dames les artistes auraient tout intérêt à se considérer comme de simples explorateurs, fût-ce d'eux-mêmes, et moins se penser auteur de tout.

*

On ne préserve pas du mal, on ôte du monde.

*

La morale bourgeoise est prête à encaisser bien des insultes, mais pas celle qui consiste à n'avoir point réussi. C'est-à-dire point réussi en terme de reconnaissance : sociale, affective, pécuniaire, professionnelle.

La morale bourgeoise est une morale
phénoménologique en diable : pour elle tout ce
qui n'a pas été vu n'existe pas.

*

Ces morts et résurrections que le Christianisme
programma comme boutures.

*

Distingués comme ces muezzins arabes dont la
voix de rocaille figure les caillots de sang que le
prophète crachait lorsqu'il parlait. Prosodie très
savante dont le travail n'a pour seul but que de
laisser supposer que le chanteur se contente de
cracher.
C'est l'élégance même, la discrétion suprême !

*

Les champs en friche attestent la patience de la résistance, les fruits promis puis perdus. Le champ bêché, celui qui dissimule aux yeux du passant ce que fut son passé, ce que fut sa mise-à-pied, il a le pouvoir du fruit, mais cela n'est rien, il a perdu le pouvoir infini du mystère.

*

Mort du larron

Il fut supplicié comme un larron. Près de lui un condamné provoquant beaucoup d'agitation.

*

Le maître-mot du lien au monde serait devenu : neutralité. On se présenterait mi-clos afin de ne connaître que cette seule sensation : l'insipide. Viendrait une interminable dormition. Ou un simple sommeil, mais sans rêve.

*

Qui se permet de ne jamais sourire doit probablement n'être jamais contrarié.

*

Du Christianisme

Votre « bonne nouvelle », vos vastes révélations, tout ce que vous en ferez est mort ici-même à cet instant dans cette étable, précisément par ce que vous en ferez. Puis vous achèverez tout à la réalisation de vos prédictions. Plus vous prouvez, moins ceci sera. Indéfiniment.

*

Lorsque les blés sont coupés, ne fusse qu'une fois, on peut bien les abandonner définitivement, jamais plus ils ne pousseront comme avant, soit qu'ils se trouvent définitivement démêlés, soit qu'ils ne se soucient plus de leurs bizarreries.

*

Les productions de l'art, aussi chaotiques soient-elles, ont toujours pour but l'apaisement définitif. Qu'à tout jamais tout prenne fin.

Et si vous entendez qu'elles ne sont qu'une extrapolation des mouvements de la nature, et bien je dirai que le but final de la nature est l'immobilité. L'immobilité par saturation, ainsi que nous l'enseigne le principe d'entropie.

C'est pourquoi la sagesse entrave l'art, car elle coupe le courant en mettant les océans au niveau des sources.

Quant à la sagesse de la non-sagesse ! La remontée des coulures, la disposition savante des pierres à remous ! Voyons !

*

Guider son quotidien par la littérature, erreur fondamentale !

La littérature n'est pas conseillère, mais compensatrice.

*

L'Homme certaines fois entrevoit des pensées inconnues du commun par l'incapacité où il s'est mis d'actes courants.

Et plus banals ces actes, plus précis la vision, car la netteté se réalise au degré d'enracinement.

*

L'expression de la beauté ne supporte pas de se voir agir. Ce qui ne veut pas dire que la beauté ne supporte pas de se voir exprimée, mais que la conscience d'un acte est sa défiguration.

*

Qu'est-ce que ce sera que cette vie qui n'eut servie qu'à convaincre ?

*

Ceci n'est pas une pensée, mais le débat d'une pensée : sa genèse.

*

Le Christianisme vaut pour sa naissance : le Christ est la fin du Christianisme.

*

L'existence aurait un autre but qu'elle même.
Lorsque ce but serait adulte il reviendrait décrire
l'existence comme un enfantillage injugeable.
Elle serait alors viable.

*

L'écho lointain des bruits de la vie.

*

Assez raisonnable pour ne l'être point trop.

*

Le désordre de mes pensées les garantit contre elles-mêmes.

*

Neuvième carnet

Je vais appareiller.

*

La racine du malheur humain c'est l'absence.
Y compris l'absence de malheur.

*

Sans toutefois pouvoir dire pourquoi, je suis convaincu que si les Hommes n'avaient pas connu entre eux de différence d'âge ils se seraient dispensés de bien des inventions, à commencer par Dieu.

*

Il est un droit primordial et à défendre sans relâche : le droit à l'aigreur.

Refuser au désespéré de croire à sa mauvaise étoile revient à une condamnation définitive.

La dénégation de l'aigreur est l'ultime poche où va se nicher la morale qui prétend connaître la clé des malheurs et jamais n'autorisera le marin à supposer que le récif a surgi, soudain et délibérément, sous son étrave.

*

Les rêves de vies exemplaires, de réclusion, de solitude et de départ, aussi sincères soient-ils, ne contiennent jamais que leur ambition littéraire, la description de leur parfaite mise en scène.

On sait bien que l'isolement est mille fois pire que la pire agression : c'est par procuration qu'on appelle la sainteté.

*

Le Christianisme est anti-magique : c'est une religion du contact.

Que la théorie sur la formation du Suaire soit la vaporitique ou celle par contact (qui bien sûr a mes faveurs) cela n'y change rien : il y faut toujours du corps bien dégoulinant.

La magie c'est le photogramme : le corps traversé par la lumière, dont une quelconque surface se fait l'écho et le prolonge.

*

Eloge de la photographie comme art magique

La magie, toujours discrète, se méfie des à-coups. Elle se décolle uniformément des formes apparentes, et son flou, très délicat, est un halo qui jamais ne masque son objet. La magie n'est jamais que la réalité : elle n'est que très réverbérée, ou par exemple excessivement surexposée. Jamais contrainte, jamais défigurée, grimaces bien trop humaines, expressions d'expression.

De l'objet la magie conserve les formes : seul le reflet lui importe. L'écho. Prolonger l'écho est son unique labeur. Les déformations, les brisures, les appuis, le maquillage et toutes les expressions qui veulent se partager, qui veulent être entendues, ou qui simplement le sont, tout ce qui déplace est le monde humain.

La magie se contente du grain nouveau de ce qui existe déjà. Aucune énergie ne lui est nécessaire.

Une surface lui suffit, pourvu qu'elle soit bien lisse.
La magie est anti-incarnation rendue sensible.

*

Je fais l'éloge de photographie comme art magique, comme art non-humain.
Evidemment elle était LE medium du surréalisme. Longue vie au photogramme !
Serait-ce ici la raison du désintérêt du surréalisme pour la musique ? Trop de chair ? Trop de brisures ? Trop de souffrances ?

*

L'étonnement des faunes devant la naissance du Christianisme.

*

Qui toujours paraîtra grossier ?
Celui qui surveille que son geste est vu.

Un geste qui n'a d'autre intention que lui-même
jamais ne sera vulgaire.

C'est l'intention qui est sordide.

*

Le geste n'est jamais impudique s'il est accompli
en catastrophe. Tout ce qui n'est pas provoqué
pour être vu est grand.

*

Beethoven, quatuor N°15 opus 132
3^{ème} mouvement : chant sacré d'action de grâce
d'un convalescent

Les « tranches napolitaines » doivent naître par
amplification de l'accord, magiquement et sans
brutalité. Sans brutalité !

La poitrine doit s'emplier d'air, à la fois
doucement et rapidement. Exactement comme la

vie revient. Avec certitude et affolement. Sans halètement !

Et Stravinsky peut aller finir ses ice-creams tout seul. Il n'y a pas de tranche qui tienne : ce sont trois immenses inspirations / expirations : figure du poumon vide / entrée (douce et rapide) de l'air / figure du poumon plein (bis) / figure du poumon vide (mais sûr de sa vie).

*

Il ne faut pas considérer les chefs-d'œuvre comme des productions de leurs auteurs, mais comme celles de la nature.

*

Tout se juge la tête froide.
On ne peut pas faire autrement, puisque l'ivresse ne se partage pas.

*

Le timbre du génie : assumer sa syntaxe en toutes circonstances.

*

On ne peut jamais travailler que par ivresse : c'est pourquoi tout est si brouillon.

*

Il n'a que son âme à offrir face à la technique. Et c'est pourquoi le doute jamais ne le lâche.

*

Le problème pour condamner l'ivresse éthylique c'est qu'il y a certains gestes qu'elle facilite notablement, comme par exemple enfiler un fil dans une aiguille.

*

Il n'y a pas de hiérarchie temporelle : ce qui arrive après arrive plus tard, pas plus !

*

Parler seul est la conséquence, une des conséquences physiques, du regret. Une forme de reprise, comme si plusieurs essais étaient autorisés de nos actions, de certains embranchements où lucidement, c'est-à-dire passivement, on vit basculer la situation de potentielle à inachevée, puis d'inachevée à regrettable.

*

Il convient de se gausser des explications scientifiques des anciens parce que notre science moderne les condamne. Je m'en garderais bien. Car j'y vois l'expression poétique de certaines sensations. C'est donc qu'il s'agit de réalité.

*

La foi ne peut être dictée que par la nécessité. La nécessité vitale. Si l'on m'interroge sur le plus grand ennemi que peut rencontrer la foi je répondrai : l'intention.

Mais il se rencontre un travers plus bas encore que l'intention : c'est l'idée diabolique qui consiste à vouloir imiter le ton de la nécessité.

*

Intention : modification de la syntaxe d'un objet en vue de faciliter son partage.

*

Ecrire permet que la lutte ne soit pas sordide : aucun quotidien ne supporte l'expression incarnée d'une idée. On ne la tolère qu'au travers d'un

medium artistique, qui à toute vision offre son enluminure.

*

Les pensées se présentent toujours en rafale.

*

Dans notre société toutes les incitations, notamment publicitaires, sont pensées avant éjaculation.

Si ces gens-là, payés au rendement, travaillaient, comme les artistes, après éjaculation, quelle bouffée d'allègement dans nos quotidiens !

*

Que le caractère sexuel du football soit attesté par son but même c'est entendu, mais somme toute assez évident.

Or il y a une autre notion, liée au principe même de rediffusion.

La rediffusion fait qu'un geste finit par gagner l'inconscient collectif dans sa réalisation même, qui devait pourtant beaucoup au hasard. La consommation de cette seule réalisation finit par occulter définitivement l'intention première qui prévalut au geste.

Ainsi le corps (le geste tel qu'en définitive il fut) prévaut sur l'imaginaire (la représentation mentale de l'acte avant son accomplissement).

La consommation médiatique du but est l'équivalent sportif des empreintes de William Klein : le résultat du geste.

*

L'Homme qui a des regrets revit jusqu'au monologue les circonstances à l'origine de ces regrets. Puis il se figure quelques situations idéales où les événements non seulement furent heureux mais aussi manquèrent de peu de l'être, car le bonheur, pour ce type d'esprit, ne se voit pas : seul l'absence de malheur lui est perceptible, comme la satisfaction de retrouver un objet qu'on crut perdu. Ensuite il ne supporte même plus cette satisfaction qui doit tout au hasard. Il lui faut des enchainements parfaits et stables. En réalité ces réflexions sont plus que vaines, car l'homme qui a des regrets ne dépend pas des événements : ce

sont les actes qui au travers de son filtre foireux deviennent des phénomènes bancales et obsédants.

Au demeurant serait-il lucide là-dessus que cela n'y changerait rien.

L'homme qui a des regrets ne connaît qu'un remède, et ce remède n'est certes pas le fruit d'un quelconque raisonnement. Ce remède s'appelle l'oubli.

*

L'homme que traverse une vision, dans son trouble pourra toujours se rassurer d'une certitude : cette vision n'a pas existé.

Ce qui a existé c'est l'alignement d'un détail et d'un état d'esprit. Ainsi qu'un objet dans la lumière, créant une ombre projette une énormité sur les sens.

*

Partage des visions. Stratégie de transmission.

Erreur de base : choisir leur description circonstanciée, plutôt que de reconstituer les conditions de leur apparition.

*

Un jeune garçon d'une dizaine d'années : sa chemise blanche, son embonpoint, son teint, tout contribue à l'expression d'une souplesse naturelle qui n'est qu'un simple corollaire de l'insolence de ses compétences.

Il m'accable car je veux être lui.

*

Les visions ?

Isidore de Séville, VIIème siècle : « Une note immatérielle de musique ne peut se fixer par écrit. »

Nul état d'esprit n'étant perceptible de l'extérieur, une seule issue à qui s'attelle au partage des visions : « le culte des images ».

*

Une vieille dame très pincée promène en laisse un petit chien assez sophistiqué. Non seulement le petit chien refuse de marcher, mais lorsqu'il se met en route il le fait d'une manière très déréglée : il rampe en faisant des petits bonds de lapin avec ses pattes arrières. Elle, d'un ton qui n'est plus celui de la surprise : « Allez, arrête de marcher comme ça ! »

Conclusion : cette vieille dame très raide possède un animal qui est complètement farfelu et qui lui fait honte.

Cette scène est touchante à un point qu'il est difficile de décrire.

Et comme je m'interrogeais sur la manière de la transmettre, un homme m'interpelle pour me signaler qu'il existe déjà des karatékas et que ce n'est pas la peine de faire le karatéka.

Il a probablement raison.

*

Pour être complet le drame de l'ennui ne doit pas s'avouer à lui-même.

*

Qui pourrait réellement concevoir que ce qui fut
inconnu un jour, soudain ne le soit plus ?

*

Où est ce voyageur qui partira réellement sans
bagage, qui jusqu'au dernier pas ignorera son
escale ?

L'âme du sédentaire et celle du vagabond réunies
dans leurs légèretés respectives.

*

Dixième carnet

Louis-Ferdinand Céline : « L'enfant chante avant de parler. »

Mais pas seulement.

L'enfant est animal spirituel avant toute chose. Il est tout aux abstractions. Ce n'est que plus tard, au fil des ans, qu'il devient intéressé au décor.

Profondément, la vie naturelle c'est d'abord la vie spirituelle.

*

Pierre Boulez : « La sincérité n'est pas garant de qualité. »

Où l'on peut tout de suite deviner que la sincérité occupe une part très modeste dans l'imaginaire de Pierre Boulez, puisqu'il la suppose possible.

Mais laissons cela.

Roland Barthes : « Du point de vue des pratiques et des souffrances, tout écrivain peut se comparer aux plus grands. »

La souffrance ne garantit pas une grande œuvre, mais elle la rend comparable. Barthes reconnaît à la souffrance orientée vers un seul objet – et la sincérité est une des formes de cette souffrance – un pouvoir d'adoubement.

On parle très peu des deux larrons crucifiés de part et d'autre du Christ. Moi je pense souvent à

eux. Je ne laisserai jamais dire que leur souffrance n'est pas comparable à celle du Christ. Ils eurent la même mort.

Leur supplice, identique à celui du Christ, leur confère-t-il une valeur mystique ?

Pierre Boulez répond non.

Roland Barthes distinguera : les larrons ne sont pas fils de Dieu, mais leur souffrance les a fait frère du fils de Dieu. (Sortes de fils adoptifs, demi-frères du Christ, ce qui n'est déjà pas si mal.)

Et l'on peut bien supposer une tenue mystique aux dernières paroles de ces larrons en croix, eux qui avec un crime terrestre dans la conscience se trouvaient abandonnés des deux côtés de la croix : ni parenté en bas, ni transcendance en haut, absolument abandonnés à la souffrance, sur toute la surface du globe et à jamais.

*

Il faut s'élever contre ce double préjugé bourgeois qui d'une part assujetti l'art à l'inspiration (cette « idée si vague de la poésie que l'on finit par prendre pour la poésie elle-même ») et de l'autre indexe la légitimation stylistique sur une sudation d'ordre quantifiable (« le style toujours objet d'un gros effort »).

La réalité me semble plutôt dans ce paradoxe : l'art nécessite des années, mais pas des heures.

En matière d'art, et je parle d'un type d'art du plus haut savoir-faire, les réalisations les plus rapides sont bien souvent les plus raffinées et les plus abouties. Comme ces roches magnifiquement vitrifiées d'être remontées au plus vite lors des éruptions volcaniques.

Comment cela se peut-il ? C'est un phénomène de résurgence. Car le seul véritable mode de travail en art est le type obsessionnel. Bourgeoisement inquantifiable puisqu'il court toujours. Il sourd en profondeur et serpente. Et la grâce effective n'est pas de gratter à quatre pattes les coins humides et remonter le courant, non ! C'est planter rageusement et infailliblement la pioche à cet endroit anodin d'apparence mais d'où la pression souterraine fera jaillir immédiatement un puissant geysir.

L'art doit aller vite, et pour aller vite il ne doit jamais s'arrêter. Il lui faut donc passer outre deux principes fondamentaux de la morale bourgeoise : le travail et le repos.

*

On entend des cinéastes qui avouent assez tranquillement, c'est-à-dire très fièrement, que les trous de leur scénario, les éléments que le spectateur ne verra pas à l'écran, eux-mêmes ne les connaissent pas. Croient-ils donc que ce qui est caché n'influe pas sur ce qui est visible ?

Imagine-t-on une couturière qui couperait tous les fils du verso sous prétexte qu'on ne les voit pas ?
Ah il serait beau à porter le chandail !

*

La douleur physique est l'étincelle, l'impulsion première.

La souffrance morale, qui est profondément un doute, est le combustible permanent, qu'on nomme encore travail.

La pensée spéculative est la mèche : elle permet que la combustion ne soit pas un brasier déplorable.

La mèche n'est pas ce qui brûle, jamais, ni ce qui allume, elle est ce qui permet de brûler longtemps.

*

Mieux vaut se passer d'un objet que de le recevoir dans une médiocre réalisation.

Il lui arrivait de placer le goût de la qualité avant son goût propre. Il lui arriva de goûter une figue sèche, alors même qu'il avait en horreur les

figues sèches, pour la seule raison qu'il s'agissait d'une figue sèche de qualité. Son dégoût pour cet aliment ne put l'empêcher de reconnaître le raffinement de sa réalisation.

A l'inverse la médiocrité parvenait à l'éloigner de ses mets favoris.

C'est triste, n'est-ce pas ?

*

Comment distingue-t-on à coup sûr une tête de faune d'une figure christique ?

La tête de faune vise à l'abstraction par défaut, la figure christique par excès.

Ce sont deux surenchères tout-à-fait opposées. L'une du dépouillement, l'autre de la profusion.

La limite extrême d'une tête de faune est un trait, la limite extrême d'une figure christique est le noir. Un noir par saturation des lignes, comme le cluster est une harmonie saturée chez Ligeti.

Webern est un faune, Ligeti un Christ.

*

L'esprit lumineux dans l'art wagnérien.

La légèreté wagnérienne c'est sa lourdeur.
La bestialité reposante de ses légendes.
Qui y crut ?
Elles sont la lecture d'un livre d'enfant après un examen plus ou moins humiliant.
Pas l'examen !
Pourquoi ?
Parce que Wagner est le règne des apparences. Et en premier : l'apparence de profondeur. On rencontre chez Wagner l'apparence de tout : tout est fait pour faire. La légèreté roborative wagnérienne part de là : de cet abandon total aux apparences de profondeur. Un abandon qu'il ne faut à aucun prix éviter, jusqu'au ridicule.
Le ridicule est le socle de la luminosité wagnérienne, le premier pas de sa danse. Wagner a le ridicule du premier pas, au bal des sapeurs-pompier, en costume du dimanche de la poche duquel émerge, à seule fin de séduire la plus gracieuse demoiselle du village, « Le monde comme volonté et comme représentation ». Ah ! le plus gris ridicule décadent, mais pour la plus jolie demoiselle ! Et qu'importe que le costume du jeune homme ne craque pas, puisque les pieds, eux, connaissent la frénésie !

*

Le goût n'est pas dans l'emploi des objets, mais dans leur juste reconnaissance.

Il n'y a aucune loi qui garantisse le délicat
sommelier contre l'alcoolisme le plus primaire.
Malheureusement, certes.
Mais même ivre mort ce sera encore un homme
de goût : il sait exactement et finement de quoi il
meurt.

*

L'apparence de la légèreté est plus mortelle que
l'apparence de la profondeur.
La pseudo inspiration de l'alcoolique est certes
pénible, mais moins qu'une fausse titubation.

*

L'apparence avant même l'idée d'apparence.
Une extraction avant l'idée d'extraction.
Un refus exprimé avec le silence d'avant
l'invention de la passivité.
Imaginez-vous cela ?

*

Qu'est-ce qui est beau ?
Ce qui ne prouve rien.
Nous avons poussé le crime un peu plus loin que
le mysticisme qui voulu tout comprendre : nous
fîmes savoir notre savoir !

*

Je ne dis pas seulement que la part cachée influe
sur la part visible, je dis que l'acte même de
dissimuler, et par lui seul, provoque une beauté.

*

L'homme connaît le paradis. Il le connaît très
bien. Par des visions, muettes, mais très précises.
Et l'évocation de ces visions toujours lui tire des
larmes.

Et pourquoi ?

1. parce que ces visions sont immédiatement
des souvenirs, et qu' « il n'y a pas de plus

grande tristesse que d'évoquer les jours heureux etc. »

2. parce que jamais il ne pourra parler de ces visions. Et pourquoi jamais il ne pourra parler de ces visions ?
 - a) parce que, négation totale des quotidiens, elles sont inaudibles à ses semblables
 - b) parce qu'il n'y a pas de mot pour les dire
3. parce que le souvenir de ces visions lui rappelle combien il est triste, malheureux, et combien il vit mal.

Que ces visions soient inaccessibles n'excusera jamais leur irréalisation.

*

Le rameau d'or ne se trouve et ne se cueille que conduit par la fatalité.

*

Marcel Proust : « Examiner le sommeil avec intelligence sans se réveiller. »

Tant que vous êtes en prise aux fantasmes, vous ne risquez rien. Ce sont les avatars de la vie éveillée : la vie debout, c'est-à-dire assise. Ça n'a pas de corps, ça ne craint rien, ça s'estompe à la réalisation. Mais lorsque vous aurez affaire au rêve, j'entends celui du sommeil, alors vous serez pris. Terriblement pris. Parce que ce rêve est une réalité : il a existé. Et votre vie n'est plus une voie vers, une irréalisation momentanée, ou même définitive, elle est pire que tout cela : elle est une autre vie, comparée. Une vie d'un autre type. Et alors, irrémédiablement, vous devenez triste. Parce que dès lors ce que vous souhaitez c'est être ailleurs.

*

Onzième carnet

Son esprit n'est pas désordonné. Il est capable de raisonnements tenus. Mais lorsqu'il se lance dans un de ces raisonnements tout son être est soulevé d'une telle terreur qu'il s'ensuit un désordre terrible qui est l'expression non de son esprit mais de son affolement.

*

Un corps bien constitué qui lorsqu'il se concentre pour se mettre en marche finit par exploser avant le premier pas. Dans le sang et les déchets se rencontrent quelques membres éparés, pensées intactes d'un corps plus grand. Plutôt que de penser recoudre le tout il ordonne les tripes selon une stricte logique d'explosion. Il croit que ce sera un ordre nouveau. Ce n'est que la traduction de son impuissance.

*

Les désespoirs ridicules auraient pris du poids.
Ils étaient risibles de réconfort, ils seraient
devenus touchants comme des modèles antiques.

*

Générosité du partage on nous a dit.
Sous quoi on a reconnu autre chose : la sale envie
d'attester ses savoirs.

*

Le poète écrit-il ce qu'il a vu ou ce qu'il n'a pu
avoir ?

*

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que la
position des morts est arbitraire.

Pour autant nous nous autorisons à bouger leurs membres pour deviner cette dernière convulsion et pourquoi elle fut la bonne.

Certains honorent leurs morts en les touchants.

Par « morts » il faut entendre « textes », bien sûr, ou « partitions ».

*

Les malheurs ne connaissent qu'une consolation : la phrase qu'on en extraira.

*

La compensation des non passages à l'acte je peux décrire son allure : elle joue la métonymie complète, jusqu'à la disparition des représentations des objets du désir.

Certains illustrateurs disent que le geste finit par ignorer le paysage.

*

L'enfant chez qui une divinité se manifeste ne dépend en rien, lui comme ce qu'il perçoit, de la voix qui la lui apporte.

*

Il croit beaucoup à l'eugénisme.
En vérité il y croit à un tel point qu'il se voit persuadé que jusqu'à l'intention se transmet par les gènes.
Or, dit-il, la volonté de bien faire n'a jamais donné que les pires résultats.
Donc l'eugénisme n'est possible qu'à posteriori.
Donc il n'existe pas, dit-il.

*

Dans l'esprit de l'Homme le bonheur c'est le normal.
Dans ces conditions les affres saillent.
Forcément.
S'il tenait au contraire le malheur pour son état naturel, alors ses joies lui feraient ventre.

*

Ils sont faibles les désirs dont l'assouvissement
laisse repu.

*

La honte rend humble, tandis que la conscience
du bon acte finit par rendre hargneux.
Aussi il se tenait mal, discrètement mal.

*

Le minimum pour avoir de l'esprit, c'est de
supposer que son interlocuteur pense qu'on en a.

*

Dépression

Plus rien n'est son.

Tout est devenu signe.

Tout parle, plus rien ne chante.

*

S'il te vient une pensée, quelle qu'elle soit, tu dois d'abord la noter, l'exprimer, la noter. Puis la connaître, lire ce dont tu viens de parler.

Il ne faut ni attendre de connaître avant de penser, ni attendre que la pensée dispense de la connaissance.

Ni mauvais respect, ni mauvaise insolence, qui sont les deux faces d'une même fainéantise procrastinante.

*

Si l'Homme parlait moins, il agirait plus.

Ce qui serait catastrophique.

*

Pourquoi Roland Barthes a écrit « l'art vocal bourgeois » ?

Parce qu'il pense exactement cela : « *En fait nous savons bien que l'on pense toujours avec du langage, que l'on pense en parlant, que l'on parle en pensant et, finalement, qu'il n'y a pas de pensée préalable au langage qui est en nous.* »

Voilà : « *il n'y a pas de pensée préalable au langage.* »

Donc ce qui est sur la partition est l'essence même du désir. En aucun cas sa quête.

Il me serait inconcevable de jouer la musique de quelqu'un dont le chant ne serait pas préalable au solfège. Quand bien même le solfège serait en lui.

*

Les grands édifices sont aussi discontinus que les fragments : ils ne tiennent que par assemblage.

*

Être lucide n'est la plupart du temps rien de plus que le courage de l'être.

*

Il se pense distingué, c'est-à-dire que plus un seul de ses gestes ne peut s'assumer naturellement.

*

Il voulait mieux que faire entendre une voix nouvelle. Mieux qu'une voix venue d'ailleurs. Il voulait que de cet ailleurs ne parvienne aucun son.

Un silence nouveau.

Car, disait-il, toutes les voix ont un lien de famille, et ce lien c'est le bruit, épouvantable, qu'elles font.

Il voulait : le bruit que cet ailleurs ne transmet pas.

*

Baudelaire, « une mort héroïque »

De l'état « métastable » de l'acteur Fancioulle :
un choc suffit à le changer d'état, comme l'eau en
glace.

*

L'art est luxueux.

Il est, d'après les mots de Roland Barthes, à la
fois gratuit et généreux.

*

Il ne souhaitait pas exactement qu'à tout jamais
tout prenne fin, mais qu'un beau matin les
réaménagements soient constatés terminés.
Soudain tous les travaux quotidiens seraient
devenus définitifs. Soit que les soirs ne revinssent
plus, soit que le dernier soin fut particulier.
Mais jamais il ne laissait supposer une évolution
des perceptions : tout, soudain, serait réellement
devenu clair.

*

Un ridicule c'est toujours une ivresse d'avance.

*

J'écoute ce soir la huitième symphonie de Bruckner. Le trompettiste solo, en méforme je suppose, s'épanche de nombreux couacs. Jamais la beauté de cette ligne de trompette ne m'était apparue aussi clairement.
Le techniquement correct n'interpelle pas.

*

La réalité dont on conserve la nostalgie n'existe que contée. Cela m'emmerde, cela m'emmerde !
La réalité fantasmée ne se vit pas.
Sauf ivre.

*

Après la vision du film « Adieu plancher des vaches ! » d'Otar Iosseliani

Ce film est un film parlant-muet. Toutes les formules du quotidien, ces phrases que l'on qualifie de phatiques et qui constituent un très lourd pourcentage de nos conversations, perdent miraculeusement chez Iosseliani leurs prétentions, ou illusions, sémantiques, pour devenir l'un des bruits de l'activité citadine.

Depuis la vision de ce film, tous ces « Ca va ? », ces « Et monsieur ? », ces « Vous aussi ! » dans lesquels je m'investissais toujours de manière sordide, avec mépris, avec ironie, avec agacement, enfin avec dureté, parce qu'ils excitaient en moi une forme prononcée de jugement, tous ces « Bonjour à votre mère ! » sont devenus comme un vaste gazouillis, un pépiement plus ou moins continu dont je n'entends plus que la mélodie, qui se déplace en nappe, comme ces vols de centaines d'oiseaux à l'entraînement d'avant migration, que l'on voit s'agglutiner puis dans un brusque demi-tour se désagréger un instant pour se retrouver, ça crépite, ça s'accélère, ça remonte en fréquence puis ça hoquète...

Et je me rappelle maintenant que je n'entends plus de la même façon les claquements de portes

de voitures depuis le film « La chasse aux papillons ». Ils sont devenus comme un chœur de crapauds, et c'est la polyrythmie dès lors qui m'interpelle, les improbables simultanités, les petits et les longs décalages, et puis les rafales, et non plus, Dieu merci, la peur du doigt écrasé, la supposition d'une colère. Non plus le signe, mais le son.

J'ai abandonné un pan quotidien de sémantique (même un claquement de porte a sa sémantique) pour le remplacer par une simple mélodie aux infinies variations. Donc j'ai gagné un cran d'ivresse, donc « Adieu plancher des vaches ! » est un grand film et Otar Iosseliani un grand cinéaste.

Il y a très peu de film qui offre ce type d'allègement profond : tout Jacques Tati, certains Fellini, certains Chaplin, certains Keaton, « Des jours et des nuits dans la forêt » de Satyajit Ray, les plus abscons des films de Godard...

Iosseliani : « On ne peut pas écrire des lettres à des inconnus. J'aimerais que mes films soient un cadeau, un cadeau pour quelqu'un que je ne connais pas mais qui forcément a les mêmes opinions que moi. »

*

Douzième carnet

J'ai toujours été étonné par les trois stations de chute du chemin de Croix, car il m'a toujours semblé que tomber n'était pas bien terrible, comparé à une flagellation, une crucifixion. Or cette station revient trois fois, et c'est la seule dans ce cas.

J'y vois maintenant l'expression de ce que la Passion veut comprendre tous les maux de l'humanité, y compris les plus faibles, y compris le malheur de ne pas être malheureux. C'est la figure anodine d'apparence de la chute des enfants qui galopent.

En même temps je suppose que ces stations sont la figuration de l'épuisement et de l'effondrement. On connaît la charge que les Hommes accordent à l'expression « mettre un genou à terre ». On sait très bien aussi ce qu'est l'effondrement d'un cheval, et on sait très bien à quel point c'est terrible, car avant de s'effondrer, jusqu'au dernier moment le cheval tient debout sur ses quatre pattes et soudain il s'affaisse sans crier gare et jamais il ne se relève, comme ces immeubles qu'on dynamite.

*

Les mouvements de la nature sont admirables parce qu'ils n'ont pas la conscience d'eux-

mêmes. C'est la conscience qui fait l'affectation, et c'est l'affectation qui pourrit le geste.

*

Il cherchait le très sûr moyen que son esprit ne dévide aucun fil, ne suive aucun développement, n'entre plus en réflexion, donc en atermoiement, en affolement et finalement en terreur.

Rien ne le terrorisait plus, rien ne le torturait plus que la marche de son esprit. Il prétendait pouvoir tout donner au monde pour en être débarrassé sans remord. Sans remord car c'était un sentiment qui entraînait dans son processus de terreur : le remord de laisser sa réflexion en suspens, la terreur de déperdition, l'angoisse des mots, les mensonges, le bonheur...

*

En littérature les bons sentiments – autrement dits les pensées creuses – viennent de ces instants où l'on écrit sans nécessité. J'entends sans nécessité thérapeutique, sans but immédiat de décongestion, c'est-à-dire sans colère noire.

Il me semble tout-à-fait vain de prendre un stylo sans être dans un quelconque état de colère. Trop de respects à observer. Autant de respectabilités, autant de démissions de la pensée.

Le respect à l'ordre, le respect au monde, c'est d'abord le respect du lien d'autrui à soi. En définitive le respect de soi.

La littérature m'est toujours apparue comme une insulte faite à soi-même pour se sauver soi-même.

*

Le vice ce n'est pas faire ce que l'on a envie de faire, mais ce que l'on a eu envie de faire.

Remplace dans cette phrase le mot « vice » par le mot « travail » ou par le mot « art » et cela fonctionne encore.

*

Si tu veux convaincre, tu dois te désintéresser d'être convaincant.

*

Lu dans un journal :

« J'ai également une passion pour les chiens, j'ai écrit un livre sur le sujet. J'en entraîne quelques uns, qui ensuite participent à des concours de beauté. »

Cette phrase m'a ému aux larmes. L'association de l'expression « concours de beauté » et du verbe « participer » sans doute. Plus l'idée (l'image) qu'un chien puisse prendre un intérêt à cela. Je trouve que c'est d'une gentillesse infinie : ça me fait pleurer.

*

De la thérapie par la diversion.

Une diversion sans heurt, calme et silencieuse.

Une diversion de l'esprit, qui s'ignore elle-même et ne se connaît qu'à ses résultats.

Ce qui se nomme communément : rêverie.

La rêverie, parce qu'elle décentre est remède universel, pour peu qu'elle soit bien vide, sans but, sans objet et sans représentation d'aucune sorte.

Imprescriptible : car rien n'est plus obsédant que la volonté de rêver.

Peut-être la nommerait-on avantageusement divagation, ou simple relâchement d'attention.

*

La distinction de ce qui existe et de ce qui n'existe pas c'est bien un souci de malheureux qui tous les matins, dramatiquement, se réveille au monde.

*

« *La science n'est pas assez rapide.* »

Je déteste les médicaments qui n'ont pas d'effet immédiat au teint. Les posologies sérieuses, celles qui changent les terrains, les profondeurs, tous les longs termes m'ennuient !

Je n'ai aucun état d'esprit à l'entretien des rouages internes. Ne me causez que des vernis superficiels. Tout à l'embellissement !

Quand bien même tout serait en train de s'effondrer...

*

L'équilibre s'obtient par un poids de chaque côté. Chacun d'eux travaille en opposition, ça tiraille, ça balance, et la moyenne seule est équilibrée. L'équilibre est une guerre sans fin, une oscillation permanente.

En réalité un seul être vit dans la sérénité et le calme, et cet être c'est le déséquilibré. Seul le déséquilibré est harmonieux. Il enfle sans jamais un à-coup, jamais il ne se permet l'abjecte manie d'essayer, de comparer et de changer, il est tout à sa cause, et sans heurt.

*

Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous.

*

On pourra toujours opposer tous les modèles de vie et les douleurs de leurs naissances aux demandes d'apaisement définitif, et on pourra

toujours lire en celles-ci les signes de la mort ou de l'attente passive de la mort, on aura toujours tort, car il ne s'agit pas de goût, il ne s'agit pas même de vie, mais de santé et seulement de santé, c'est-à-dire de ce qui est supportable et de ce qui ne l'est pas.

*

Grégoire Palamas, mystique :
« Aucune parole ne peut espérer autre chose que sa propre défaite. »

*

L'appréhension de l'âge ne serait-ce pas la simple disparition de l'illusion d'unicité ?

*

Ce que l'on nomme le développement des idées, ce qui fait qu'une pensée ne demeure jamais ce qu'elle avait prévue d'être, participe aussi de ce fait qui est comme une malédiction : ce qui devait être dit, ce qui était sur le point de l'être, jamais ne le sera.

Et si, comme on le dit, l'Homme toujours souhaite être autre qu'il n'est, ne le doit-il pas aussi à sa capacité de développement ?

La vie rêvée ne serait qu'une fixation. Fixation absolument inhumaine, puisque toujours il fut constaté des fixations humaines qu'elles procédaient d'approximations, et que ces approximations jamais ne demeuraient concentrées sur leur sujet premier, mais connaissant des réussites insoupçonnées embrayant sur ces déplacements, se voyaient dans ce que l'on nomme bien à posteriori le développement.

Développement : incarnation de la vie non vécue.

*

Treizième carnet

La variation est un moyen de traduire la simultanéité.

*

Comme les derniers jours d'un couple qui a décidé de se séparer, comme les derniers matchs d'une équipe reléguée en division inférieure : l'irruption de la vie au sein du devoir.

*

Proposition de base : l'être humain est seul.
Constatation : il se procure des déviations qui lui rendent criante cette proposition.

*

Grünewald, dont le premier gogo venu vantera l'incroyable modernité visionnaire, l'expressionnisme aux quatre siècles d'avance etc., Grünewald lorsqu'il peignait son fameux retable d'Issenheim était un « has been ». Il n'avait rien intégré des nouveautés venues du sud et continuait à peindre ce qui, formellement, avait déjà été peint, mille fois.

Jean-Sébastien Bach, qui parraine régulièrement sa pelleté d'avant-garde est mort ringard ! Pré-enterré défendant un monde perdu que ses fils eux-mêmes avaient quitté.

Johannes Brahms fut le démodé de service, le papi qui continuait de s'habiller de vieilles formes-sonate et rondos hors service.

Cent cinquante ans plus tard ce sont tout de même les poèmes symphoniques du moderne Liszt qui sonnent ringards, pas les symphonies de Brahms. De même que paraîtra ringard tout petit innovateur qui « parce qu'il ne peut réussir une chose profonde en tente une extraordinaire ». Ringard dans dix ans, dans cinq ans même, et en réalité tout de suite, comme apparaît ringard à un œil veule comme le mien tout objet de design.

La nouveauté toujours sera intérieure. Celui qui trouve et cultive le medium permettant la traduction exigeante d'un monde intérieur, celui là fera toujours œuvre de nouveauté.

Puisque de tout temps la mode fut à l'extérieur, l'intérieur restera toujours un événement.

*

Lui semblaient aptes à la grâce les seuls êtres qui se seraient laissé mourir ou tuer sans mot dire. C'est pourquoi il vénérât les plantes et les objets. Même les moutons il les trouvait trop revendiquant.

*

Il scrutait le vide comme un lac sans vie réfléchirait un ciel sans nuage. La conscience de sa solitude suffisait à son occupation. Comme le relief reste au borgne, longtemps l'homme seul conserve le contrôle de ses gestes. Longtemps il conforme leur amplitude au crible indéfinissable des regards extérieurs. Puis soudainement il comprend qu'il fait du gringue au néant. Le flottement qu'il éprouve alors vaut tous les désirs du monde actif : c'est un détachement qui le clou à son sol ici et maintenant et lui indique, puisque tout lui est permis, qu'il ne fasse rien, un rien qui est bien moins que leurs riens, c'est-à-dire bien moins qu'un repos, une mort virtuelle, ou pour prendre un de leurs termes, une dormition.

*

Les lendemains de cuite, c'est surtout le morale
qui donne mal au crâne.

*

Il ne lui fut épargné aucun malheur, pas même
celui de n'avoir aucune raison d'être malheureux.

*

Esprit de synthèse = foutaise.
C'est dans la confusion que naissent les choses.
Sans proportion que s'obtiennent les meilleurs
alliages.
Dans la fébrilité les plus précis détails.
A l'obscurité !

*

Partir est la force des faibles.
Rester est la force des forts, ou la faiblesse des faibles.

*

On a entrevu un paradoxe : que l'amour n'était profondément inentravé que dans l'indifférence, c'est-à-dire dans la possibilité de sa révocation, c'est-à-dire dans sa négation.

*

L'appel intérieur c'est l'aveu que personne ne vous a rien demandé.

*

Comme la radiographie d'un ready-made

Boîtes à épiphaniser

L'aspect merveilleux que peut prendre un objet quelconque vu au travers d'une machine optique correctement réglée n'échappe à personne. « C'est plus beau qu'en vrai ». Voilà : c'est transmué. De l'objet à l'icône. Ainsi que je jeune Joyce épiphanisait certains objets par la seule force de son esprit poétique.

S'y ajoute encore cette fantaisie phénoménologique de photographie non fixée, de photographie sans photographe, d'objet sans sujet. La phénoménologie se grise quelque fois de cette question : « Un fruit qui tombe sans que quiconque ne l'ait vu, est-il réellement tombé ? » Ou encore : « Le côté pile d'une pièce continue-t-il d'exister lorsqu'on observe son côté face ? » Je crois pour ma part qu'un objet qui n'est pas vu, qui n'est pas révélé, qui jamais n'a été vu, je crois qu'un tel objet a un aspect merveilleux. C'est cet écho de la chose non révélée par une conscience que cherchent à transmettre les machines optiques. Elles sont une interface, comme peut opérer le rêve avec le quotidien, ou bien encore le souvenir : le milieu après le passage duquel le réel, transformé subtilement et sans volonté, pour ainsi dire légèrement décollé de lui-même, aura acquis un aspect magique.

Les premiers appareil optiques étaient nommés « boîtes magiques ». Ce n'est que plus tard que l'on commença de prendre la photographie pour le reflet de la réalité.

*

Quatorzième carnet

Quand arrête-t-on un travail ?

A l'épuisement de soi, et si rarement à l'épuisement du matériau.

« On ne termine pas, on abandonne. »

Et plus encore qu'à l'épuisement de soi, à l'écoeurement de l'ouvrage.

*

La poétique des modes c'est leur disparition.

En temps réel une mode est toujours vulgaire.

*

L'Homme passe sa vie à la perdre.

Travaillez votre perte, ou vous mourrez comme des cochons.

Et si vous tenez à donner un but à votre existence, alors je vous dirais bien ceci : que le but de la vie est la perte de la vie et non pas certes sa conservation.

Car s'occuper de la conservation de la vie est un crime énorme de lèse-élégance, la lourdeur même.

*

La simple connaissance de l'existence du médicament est thérapeutique.
L'esprit existe, donc il peut s'écrire : cette idée seule dispense d'écrire.
Le croyant n'a aucun besoin de voir Dieu, miracle risible.
Seuls les incrédules courent après les révélations.

*

Rien n'a été dit.
Ou bien tout a été dit.

*

Sa force lui venait de s'être de tout temps,
instinctivement, senti inférieur à n'importe qui.
Les petits enfants se vengent toujours.

*

Il ne se résignait pas à ne pas penser, ce qui ne
signifie pas qu'il pensait, mais qu'il se
tourmentait au sujet de la déperdition des
pensées.

*

Dieu est bête.

Ou plutôt il est comme tout processus de création,
ni bête ni intelligent, mais préoccupé, entre replis
et affolement.

Ce sont les Hommes qui font l'intelligence de
Dieu.

*

Les « choses » de la reproduction, comme on dit, bien que d'un profond ridicule, ne peuvent se départir de leur sérieux.

*

L'Homme ne retient pas ses douleurs physiques. Et s'il ne les retient pas, ce n'est pas qu'il les oublie, c'est qu'il jouit de leur absence.

*

Rêverie à la manière de Murphy de Beckett

Hier j'ai demandé une longue vue.
On me l'a apportée aujourd'hui.
Voilà : une longue vue c'est définitif !
Sauf le tremblement. Demain j'aurai le trépied.
J'entends bien que les maisons d'en face ont la même taille que les autres dans ma jumelle.
Ce n'est pas non plus de n'être pas vu. Je crois qu'on me voit encore moins lorsque je regarde la façade en face.

Je crois que c'est le trouble optique. Le côté vitreux. Une affaire de rendu. Etre et ne pas être. D'ailleurs j'ai regardé mes pieds à la lunette. Lorsqu'ils viendront je les regarderai tout le temps à la jumelle. J'ai peur qu'ils n'aient pas cela.

Ils doivent tous partir.
Ils ont dit qu'ils étaient très inquiets.
Moi je dois rester. Je le leur ai dit, j'ai été très convainquant.
Je pense qu'ils sont convaincus que je reste.

Aujourd'hui les moutons sont revenus.
Ils rentrent toujours à mon insu.
Il est vrai que le mouton bénéficie d'une solide réputation de discrétion.
Réputation largement usurpée. Pour preuve : leur capacité d'invasion.
Une fois dans ma pièce les moutons ne peuvent pas brouter, puisque le sol, bien entendu, n'est pas d'herbe mais de carreaux.
Un mouton qui ne broute pas est une chose très spéciale.
C'est pourquoi je serais très ennuyé que quelqu'un vienne pendant qu'ils sont là.

On me dit que je dois tenir un journal.

Je ne pense pas qu'ils sachent plus que moi pourquoi il le faut.
Mais cela n'a aucune importance et ne me gêne pas du tout.

Hier j'ai écrit un petit texte.
Je le leur ai montré, ils ont dit que c'était ridicule.
D'ailleurs je suppose qu'ils ont raison.
Dans ce cas je n'en écrirai plus.
Ce n'est pas grave.

La personne qui avait rangé les objets est revenue aujourd'hui. Je l'ai attirée à la fenêtre, et je l'ai basculée.
Il paraît que ce sera très grave, parce qu'elle en est morte. Il est vrai que je suis à un étage élevé.
Mais je ne crois pas, moi, que ce soit la seule chose grave. Ranger des objets c'est très grave aussi.

Comme ma longue vue me permettait d'observer des objets du genre des miens, je souhaitai que l'on vît les miens également.
C'est aisé à admettre.

Je sais qu'ils nommeront cela érotique des décors ou des objets, quant à moi je n'en ferai rien, car je crois qu'il ne faut pas dire ces choses là.

Donc je disposai une théière sur le rebord de la fenêtre. Pour débiter.

Tout sortir brutalement n'aurait eu aucun sens.

Pas seulement parce que le balcon est étroit.

Ce fut un instant aussi suffocant que celui qui vit le fleuve recouvrir enfin le parapet après tant de jours de pluie.

*

Lorsqu'on tombe très fatigué de son existence on se retrouve dans cet état que l'on nomme – à tort sans doute – dépression, et qui n'est autre qu'une figure de la révolte, autrement dit de la plus grande énergie. C'est ainsi que le balancier poursuit ses oscillations.

Une vraie dépression est plus verticale que ça : lorsqu'on est passé du pendule ou pendu, et que ce n'est plus spécialement de sa propre existence que l'on se trouve fatigué.

La révolte fait toujours son terreau de la personnalisation du dégoût.

*

Pourquoi écrit-on clairement, avec calme, raison et lucidité, pourquoi compose-t-on avec maîtrise ? Mais par seule crainte que l'ivresse spirituelle soit tarie et jamais ne revienne.

Plus tard cette raideur pré-cadavérique devient une habitude par confort, et plus tard seulement elle devient une revendication contre les impostures, par une mauvaise foi terrible, horrible !

*

Il faut toujours jauger les actions de nos proches à l'aune de leur mort prématurée.
C'est la vraie indulgence.

*

La culpabilité est évidemment une maladie de l'orgueil.

*

Qu'est-ce que l'esprit de la variation ?
L'acte d'abandon.
Un Don Juanisme spirituel.

*

La variation est ce désir de tout se permettre, de tout oser, libéré par cette double contrainte :
1 : tout se ressemble
2 : tout a une fin proche et sera remplacé.
Libre comme tout ce qui est limité, et sans retenu.

*

La variation c'est précisément ne pas choisir. Et c'est non seulement cela, mais encore : vouloir ne pas choisir. C'est pourquoi certains (Pierre Boulez) y voient la forme la plus lâche. Effectivement : c'est lâche comme l'est Don

Juan. C'est dire s'il y faut du courage. Or la variation possède une forme : celle de la rêverie, qui comme les nuages passe si vite d'une évocation à une autre sans souci de construction. Encore qu'on ne puisse occulter l'architecture générée par des variations qui jamais ne se succèdent au petit bonheur, mais entretiennent entre elles, ainsi que les divers coups d'œil jetés sur un objet autour duquel on tourne, des rapports magiques de l'ordre de ceux qui relient les lieder d'un même cycle.

*

La variation est ce miracle réalisé : la suppression du trajet. Non pas être ici ou là, mais bien ici puis là. Immédiatement. Plus être ou ne pas être, mais être puis ne pas être. Chaque destination libérée par cette certitude de les avoir toutes. Libre comme tout ce qui est limité, et sans retenu.

*

Quinzième carnet

Ce n'est pas la fréquence d'une pensée qui fait l'obsession, c'est sa vision.

*

Les productions de la nature, pourtant tourmentées et filles de la guerre, ont toutes la mémoire d'une évidence.

*

Tout de suite de quoi rêvons nous ?
D'une science qui de ne s'être point forgée ne se connaîtrait pas d'opinion.
D'un instinct sûr de lui jusqu'à ne se laisser surprendre d'aucun étonnement.

*

Mal vécue la vie qui ne produit que les signes d'elle-même.

*

Nos contradictions seraient les directions opposées dans lesquelles sont travaillés les métaux, et notre personnalité finirait par acquérir l'équilibre d'un ouvrage travaillé.

*

La littérature existentielle, en prise au réel et à sa modification est mensongère.
Seule conserve une chance d'être honnête la fantaisie sans moraline, dont le but unique est de réaliser ce qui jamais ne le fut et jamais ne le sera.

*

La négation du ratage.

Une des angoisses supplémentaires de l'angoisse, c'est de ne pas s'admettre.

*

Visualiser l'action que l'on s'apprête à réaliser, c'est se l'empêcher immédiatement.

*

Comment les idées s'expriment

Une idée doit se faire entendre avec contrainte.

Il n'y a rien de naturel à ces apparitions-là.

Ce sont des mots, et des mots dont la prononciation torture et ne peut être qu'écorchée.

Doit-on observer un objet sous tous ses angles ou trouver l'angle et la lumière qui en donneront l'image claire ?

Le naturel implique le relief et de tourner autour des objets, mais l'idée que l'on veut en extraire est à plat et contrainte à ne nous céder qu'une dimension.

*

La douleur physique est tout sauf une ivresse. Ou plutôt c'est une ivresse de la lourdeur, qui de chaque objet dévoile la puanteur cachée.

La douleur est un révélateur de sordide. C'est une forme de transcendance si l'on veut. Ça fait toujours un cortège.

Ceux qui se réclament de l'aimer suivre sont tous autant qu'ils sont des jean-foutres.

*

L'expression de la beauté sera non événementielle.

Offrons nous l'adulation des inaperçus. Des insoupçonnés. Qui ne se perçoivent que ralentis.

Le ralentissement pour seule déformation, la défiguration intime, simple épellation à soi-même.

Et je laisse les explosions salivaires, les criaileries aux foules, tout ce qui porte au loin.

Je ne veux plus de cailloux dans ma bouche, ni que le son porte plus loin que l'image ou l'image plus loin que le son.

*

L'ignorance seule autorise l'ivresse.
Savoir – supposer savoir – c'est l'assurance d'être
vissé aux vérifications.
L'ivresse est doublée de ne pas comprendre ce
qui la provoqua.

*

La part aimante de l'être humain c'est se blottir.
Tout le reste est entaché de lourdeur.

*

Les prophéties sont ambiguës ou bien fausses.
Parole au caractère assuré : mort-née à vue
pratique.
Les phrases justes se contredisent en gros et en
détail.
Il est donc inutile de les interpréter.
Il n'y a pas de réactualisation des croyances.

La nôtre mieux que les leurs ? Allons donc !

*

« *Je riais en approuvant tout le monde.* »
Casanova

Quel délice !

*

« *Le plus haut ton d'enthousiasme auquel
puisse s'élever la raison.* »
Larousse du XXème siècle, à propos de la
révélation à Renan du miracle grec.

Quel délice !

*

Si l'on supporte si mal les caractériels, c'est peut-être à cause de l'obscur regret de n'avoir jamais osé en être un soi-même.

*

Ce qui est grand est abandonné.
Ce qui est abandonné est grand.
En position de marche.

*

Notre savoir-faire nous a coupé de la grâce possible des objets sans orthographe. Et quand je dis « sans orthographe » j'y inclus encore l'orthographe la plus noble, celle qui ne connaît pour seule loi de n'en connaître point, car la sensibilité, le cœur et l'intelligence contre toute vraisemblance s'abreuvent quelques fois aux objets les plus veules.
C'est même un des signes de la projection que de se servir d'écrans insipides.
Les fermentations aspirent au lisse.
Tu ne le savais pas ?

*

« *Les Hommes n'ont ensemble qu'un monde,
tandis que dans le sommeil chacun s'inscrit dans
son singulier.* »

Héraclite

*

Une colère

Aux conceptualisateurs !

A ceux qui font des machines à peindre !

Bien entendu que le barrage doit céder, et dans le barrage mettez ce que vous voudrez, et notamment un certain type de savoir-faire. Mais le barrage ne peut céder n'importe comment, je ne peux pas croire à ça : il doit lâcher lentement. A l'usure. Mais l'usure ce n'est pas pour les fainéants. Ce n'est pas pour les vénaux. Ce n'est pas pour les pourris jouisseurs. Le maximum de brutalité ce peut être : une pierre qui se dessertit soudain. Ca donne un filet ! Pas plus !

Mais ces gars-là qui manient des ouragans comme des ondées me font rire d'inconséquence :

la continuation de leur pseudo œuvre prouve la virtualité de leurs manœuvres.

Car on ne peut pas impunément annoncer sous un énorme barrage (le gigantisme des constructions n'effraie pas ces gens-là) que l'on va bien scrupuleusement le démonter, là tout de suite ! Surtout ce qu'on ne peut pas c'est le faire. Ou sinon on meurt. Noyé.

Alors hommes à concepts soyez logiques : construisez une machine à peindre, mais que cet instrument de l'exaspération ne commette qu'une seule toile : votre dernière.

*

Avis aux chefs d'orchestre.

Il ne sera jamais suivi celui que ses propres gestes surprennent.

Autorité bien ordonnée commence par soi-même.

*

Pourquoi défigurer la réalité ? Pourquoi mettre en cube, mettre en formes, pourquoi risquer de s'y perdre ?

Au moins pour deux raisons :

Premièrement : la grâce c'est de bien savoir gommer, ainsi que l'entendait Baudelaire, afin d'éviter toujours la dureté.

Deuxièmement : les objets de foi sont toujours ceux qui permettent de voir autre chose que ce qu'ils montrent, ainsi que l'exigent toutes les personnes qui aspirent à une transcendance de la vie. C'est pourquoi, ainsi que le rapporte Céline des peintres chinois, « *l'oiseau qui ressemble à un oiseau, c'est raté, c'est à biffer quoi.* »

*

Seizième carnet

La photographie, c'est ce qui atteste. Lorsque Yves Klein couche une femme enduite de peinture sur une toile, c'est de la photographie qu'il fait, pas de la peinture.

Au demeurant la peinture elle-même est de la photographie : elle est la photographie du geste du peintre.

*

Lorsque nous sommes « emportés », mettons par une interprétation musicale, ou tout enthousiasme, j'ai toujours l'impression que nous sommes en train de nous faire avoir. En somme d'avoir basculé dans une sorte d'abrutissement collectif.

Très bien. Là n'est pas la difficulté.

La difficulté vient de savoir si ce type d'hypnose n'est pas justement la plus accomplie intelligence. Je défie quiconque de répondre à cela par l'affirmative ou la négative.

*

En terme d'insécurité routière il faudra bien répondre à cette question : pourquoi l'être humain conduit-il si dangereusement ?

Je voudrais donner à cette question un élément de réponse un peu négligé. Si l'Homme conduit si dangereusement, c'est parce qu'il est malheureux. Il est malheureux parce qu'il voudrait vivre une vie différente. Parce qu'il s'ennuie, bien sûr, mais encore parce que presque tout l'agace. Et plus généralement parce qu'il ne peut plus se libérer de sa logique d'étouffement. Alors il fonce dans le paysage. Et il colle le véhicule qui le précède. Pour regarder par dessus. Il se précipite sur ce qui le fuit, pauvre lapin aveuglé par les phares.

*

Ce n'est pas tant les discussions en elles-mêmes qui sont détestables, que le bruit qu'elles font.

*

On peut tout faire pour être heureux, on peut même aller jusqu'à l'être, le problème c'est que si

on n'a pas une bonne opinion du bonheur, cela ne sert à rien.

*

On a l'écoeurement de ce que l'on voit.
On est donc contraint de regarder ce que l'on ne veut pas devenir.

*

L'Homme ne choisit pas son mode de vie, il fuit le précédent.

*

Sombre bouillon primitif
« Lorsque Celui qui est voilé voulut se révéler au non manifesté, il engendra un point lumineux. Avant que ce point ne fût lumineux l'Infini était masqué et ne répandait aucune clarté. »

*Le monde avant sa création, tel que l'envisageait
Robert Fludd dans ses Utriusque Cosmi, 1617*

*

L'erreur est toujours signifiante.

*

Photographier ce que l'on voit tous les jours, cela n'a aucun intérêt.

*

Enfant je lisais les signes. Evidemment. Tous les enfants lisent les signes. Ils sont tendus. Il y avait chez moi ces petits gâteaux blancs du sud-ouest, en anneau, qu'on appelait rousquilles. Par miracle il était possible de grignoter tout autour jusqu'à ne laisser intact que l'anneau central de sucre glace. Cette merveilleuse réussite

garantissait l'accomplissement du vœu que j'y avais secrètement associé.

Il y avait aussi d'autres méthodes pour accomplir ses vœux, mais il était illusoire d'y croire : simple gadgets d'écolier. Faire brûler entièrement une allumette, ce n'est rien d'autre qu'un savoir-faire.

Il fallait donc inventer la production de signes.

Au triste âge qui est le mien je ne suis plus à lire les signes. Cela ne m'empêche pas d'essayer toujours d'en produire.

*

« Lorsque nous disons clairement les choses nous ne disons rien du tout. Mais lorsque notre langue est chiffrée, nous voilons la vérité. »

Roserium philosophum

*

« Tu sépareras le subtil de l'épais, doucement, avec industrie. »

Hermès Trismégiste, patriarche de l'alchimie, in « tabula smaragdina »

*

Il n'est pas de projet un tant soit peu honnête qui ne se trouve bouleversé par sa réalisation.

*

Il est faux de croire qu'on est maître de l'évolution d'une technique. On ne peut qu'accepter ce qui arrive, ou bien renoncer.

*

Tout objet devenu utile s'est paré de vulgarité.

*

Dix-septième carnet

« *Cette attente de miracle qui est, dans l'art ou dans la passion, l'aspiration la plus profonde de la vie.* »

Georges Bataille

*

Pourquoi un critique d'art ne peut pas ne pas être ridicule ?

C'est qu'il s'exprime d'un ton définitif sur un domaine qui est celui de la quête.

*

Il me semble que le mouvement surréaliste s'est concentré non seulement dans la personne d'André Breton, mais encore dans son visage même.

André Breton possède un visage immédiatement derrière la peau.

*

La sincérité apparaît-elle au premier geste ?

Ne doit-on pas plutôt supposer que la sincérité se dévoile à chaque retouche, comme sous le pinceau de l'archéologue, pourvu qu'il soit habile, se dévoile le vestige ?

Pourtant sans la vitesse, et en réalité sans la très grande vitesse, rien de valable ne se fait.

Au départ est le précipité chimique. Dans un second temps la décantation.

*

Ne jamais oublier : la plus audacieuse des installations plastiques reste le tableau accroché à un mur.

L'apport essentiel du concept d'installation, c'est de s'autoriser à tout laisser entrer, sans limitation d'expression. Si, alors que l'expression le réclame, on se refuse à une simple aquarelle, alors c'est qu'on a remplacé une limitation par une autre.

*

Dans la plupart des cas, vivre c'est passer à côté de la vie.

*

Il se dit de certains samouraïs japonais qu'ils turent leur amour jusqu'à la mort.
Et comment le sait-on ?

*

C'est peu dire que je n'ai jamais cru à la volonté et au contrôle dans la création. Ce n'est pas même une conviction, une conception de l'art, non c'est plus que cela : une observation.

Que le geste jamais n'est prémédité lorsqu'il est juste, mais toujours dicté. Ni maître ni serviteur, simple intermédiaire. Il ne m'a pas été nécessaire de lire Klee pour le savoir. Il m'a suffi d'observer la formation des pensées ou des mots d'esprit pour comprendre qu'on ne pensait pas à proprement parlé, mais qu'on était pensé.

On peut juger cela très prétentieux, ou bien très modeste, c'est selon. On n'est pas tenu en effet de supposer que celui qui guide le geste s'appelle Dieu. On peut tout aussi bien le chercher quelque part entre le hasard et le temps qu'il fait. Quoi qu'il en soit tout sauf en soi.

*

L'artiste ne possède pas l'outil de ce qu'il réalise : il est cet outil.
Et ce qu'il vient de faire, dans le quart d'heure qui suit peut-être ne pourra-t-il plus jamais le refaire.

*

Ce qui fait beaucoup de bruit, en art comme dans la flatulence, c'est ce qui part d'un coup.
Ce qui se donne avec parcimonie ne produit aucun effet.
Non, le spectacle c'est l'accumulation, puis l'explosion.
Des strates immenses de ressassement et soudain vlan ! Ejaculation d'amertume.
Et tout est lavé.

Alors ça vaut le trajet. Quelles que soient les réserves.
C'est la fulgurance qui vaut. La secousse.

*

Toute création devrait être à l'image de la grâce présidentielle : discrétionnaire. N'ayant pas à donner les motifs de son exercice.
Et si tout acte de l'existence pouvait l'être aussi, peut-être ne serions-nous alors pas loin d'une antichambre du paradis.

*

Mon incompetence me préserve avec sûreté d'une quelconque forme de répétition. Comment pourrais-je en effet bénéficier d'un syndrome de recette pour un objet dont j'ignore tout du processus de production, jusqu'au moment même où il se produit ?

*

Commencer par le plus simple ? Je ne peux y croire. Matisse commençant son œuvre par les découpages ? Je ne crois vraiment qu'il n'y a qu'une seule chose qui commence par le dépouillement, et que cette chose s'appelle l'imposture. Après tout combien de temps fallu-t-il à la mâchoire humaine pour délaissier ses dents de sagesse ? Une simplification ne peut être l'effet d'une volonté délibérée sans ressembler à une mutilation.

L'épure d'une ligne ne sera l'effet que d'une érosion. Et cette érosion nul ne la connaît avant d'avoir laissé couler l'eau le temps nécessaire.

Si un objet excessivement surchargé se retrouve quelques années plus tard très excessivement surchargé, alors voilà : c'est que le mouvement de son érosion était le surajout. L'épure par concrétion existe aussi.

Pour faire d'une pierre une sphère il y a deux voix : soit que l'on ôte de la matière, soit que l'on en rajoute.

*

Dix-huitième carnet

Un beau jour on s'aperçoit qu'il est une question qu'au minimum depuis l'adolescence on n'a cessé de se poser. Cette question est simple : « Quand est-ce que la vie va réellement commencer ? »

A cette question on avait toujours plus ou moins confusément répondu : « bientôt ». Parfois même : « très bientôt ».

On se prend soudain à soupçonner une autre réponse.

Serait-ce une des caractéristiques de la « vraie vie » de ne jamais commencer ?

*

Entrevue dans l'enfance par pression sur l'œil : la carte des pensées et des terreurs.

*

Une tache n'est pas une abstraction : elle est la représentation absolument unique et véridique de

la rencontre d'une goutte d'encre et d'une feuille de papier.

Si l'on observe une image faite de deux ou trois points éparpillés, on dira qu'elle est abstraite. Mais si maintenant on nous signale qu'il s'agit de quelques planètes lointaines l'abstraction tombe instantanément.

En réalité l'abstraction tombe devant tout ce qui fait preuve. Devant tout ce qui atteste d'un « ça a existé ». Or tout fait preuve. Car tout peut être soumis à la tautologie : un chat est un chat, une tâche est une tâche, un trait est un trait.

Un visage formé par un cercle, deux points et deux traits, ça c'est une abstraction. En revanche ce qui n'est pas abstrait là-dedans, c'est la certitude où l'on se trouve face à ce dessin qu'une main, ou une machine, accomplit un jour les gestes qui permirent ces traces.

Ainsi ce qui fait l'abstraction c'est la lecture.

Certaines personnes ont le goût de lire dans les nuages : ils y voient des chevaux ou des mosquées. Un nuage n'est pas un cheval, c'est une suspension d'eau. Un nuage n'est pas abstrait. Cependant il peut représenter un cheval. Voir dans un nuage un cheval ou une mosquée, voilà qui est abstrait.

Le figuralisme c'est la transcendance, la naissance du signe. La naissance du signe c'est le rêve. La naissance de l'abstraction c'est la lecture de ce signe.

C'est une fâcheuse méprise que d'avoir voulu opposer l'abstraction et le figuralisme.

*

J'aimerais rappeler que les débuts de la photographie furent autant dévolus à révéler l'invisible qu'à figurer la réalité. Strindberg fit de belles choses. Et d'autres, chaleureusement oubliés sous le registre de « farfelus », qui voulurent imprimer directement la pensée sur le papier sensible. Ce n'était pas idiot. La photographie en ce temps possédait intact tout son pouvoir de magie et de divination. Ce n'est pas qu'on en comprenait plus mal qu'aujourd'hui le principe, mais c'est qu'on en était encore étonné. Temps bénis en vérité que ceux de l'étonnement.

*

La photographie est la preuve par la lumière.
Il en est d'autres.
Tout objet est preuve du geste qui l'a créé.

*

Pourquoi sommes nous pessimistes ?

Parce que la consommation du pessimisme est bonne et bienfaisante, alors que celle de l'optimisme est profondément déprimante.

*

Le prestige immense de la photographie, l'indéniable bain de jouvence qu'elle procure si souvent à l'égal d'un plaisir mineur, je l'ai compris soudain. Cette sensation de paradis perdu qui donne envie de pleurer doucement, ce n'est pas le souvenir seul qui provoque cela.

Non, ce bien inestimable qu'offre la photographie, c'est le silence.

La photographie est le reflet le plus fidèle du monde, moins le bruit qu'il produit.

Or ce qui provoque le malheur de l'homme c'est moins l'existence du monde que de son bruit.

Au départ n'était pas le verbe, au départ était le silence.

Ou l'inverse : le bruit du monde privé de son image est aussi un pressentiment du paradis.

Le paradis c'est la dissociation des sens.

L'accablement c'est la synchronisation.

*

Dix-neuvième carnet

Chaplin notait : « En plan serré la vie est une tragédie, en plan large une comédie. »
Je souscris à cette proposition.
Je propose celle-ci, tout aussi juste :
« En plan serré la vie est une comédie, en plan large une tragédie. »

*

On me dit : « Godard parle d'Anna Karenine »
- Merde alors, s'il ne parle pas du « Train entrant en gare de la Ciotat » je n'y comprends rien. S'il en parle la découverte est éventée.
Il en parle.
Tant pis.
Continuons.

*

Celui qui sent venir les évènements a deux solutions : soit il les dénonce, ce sera un

rétrograde, soit il les annonce ce sera un visionnaire.

*

Ce qui torpille la question de l'innée et de l'acquis, c'est que dans la plupart des cas les deux nous viennent de nos parents, qui nous offrent gènes et éducation.

Aucune compensation de l'un par l'autre.
Terrible surenchère en vérité !

*

En tant que preuve de « ça a été », la photographie a préexisté à son invention chimique. Tout archéologue le sait, et le sait aussi toute personne qui est un jour entrée dans une maison fraîchement débarrassée. Les marques rectangulaires aux murs, d'une couleur un peu plus vive que le reste de la tapisserie, attestent sans l'ombre d'un doute la présence passée d'un tableau.

Ce qu'on appelle l'invention de la photographie n'est en réalité que l'invention de sa fixation, c'est-à-dire de sa diffusion.

*

La photographie peut changer fondamentalement dans son aspect, elle ne changera pas dans son essence pourvu que soit écrit dessous : ceci est une photographie.

Cela pose alors le problème suivant : l'authentification passe par le verbe. Nous sommes tenus de croire celui qui écrit « photographie ». Or le verbe ne fait pas preuve. Pour conserver son essence la photographie devrait contenir en elle-même, et en elle-même seulement, son authentification.

*

Enfant, tous les bruits m'accablaient, et inexplicablement toujours parmi les pires celui que fait l'eau versée dans les verres.

Enfin je suppose que chaque mouvement de vie trop proche m'eut sorti de mes gonds.

*

L'émotion du type « ça a été » qui m'a fréquemment saisi devant la peinture est celle qui me faisait dire : « Ce trait-là, cette tache-là, ont bien été réalisés par Rembrandt : les poils de son pinceau, tenu par sa main, se sont écrasés, et en parti par hasard, de cette manière, et cette manière la voilà ! La manière est dans la matière. Comme si toute pensée, toute transcendance s'abolissait devant cette trivialité qu'un instant le corps de Rembrandt était occupé à ce geste, et que cet instant était sous mes yeux. C'est un type d'émotion qui est en tous points semblable à celui provoqué par la photographie. Cela atteste, indéniablement de quelque chose. Et que ce quelque chose a vécu.

*

L'enregistrement discographique a brisé la confiance de l'auditeur envers le virtuose. Car la machine a étendu son domaine de simple transmetteur. Il n'y a plus à proprement parlé d'étonnement possible devant le virtuose autrement qu'en direct. Dieu merci la technique n'est occupée que de ce qu'on l'a charge : justesse et verticalité, attributs matériels de la musique, et ne se soucie guère du déroulement

des sons : nous pouvons encore faire confiance à l'enregistrement d'un rubato.

*

Pour ne pas souffrir de la réalité il faut beaucoup la farder.

*

Une prise de vue est une mise à distance.

*

On entend souvent dire que c'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature. Il y a quoi qu'on en dise une manière de faire des mauvais sentiments qui est une forme de bon sentiment à l'envers, et qui produit la même mauvaise littérature.

En réalité c'est un bon sentiment que de penser que c'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature.

Et je rajoute de mon cru que c'est avec le cynisme tranquille qu'on fait les mauvaises pensées.

*

J'ai entendu ce soir un concert de tango, et le tragique du bandonéon m'est apparu visuellement.

Lorsque le joueur de bandonéon, l'instrument sur son genou levé, le soufflet grand ouvert, laisse tomber ses deux mains de chaque côté et se tient ainsi, le buste droit et le visage relevé, alors son bandonéon prend soudain l'aspect d'un petit cadavre, et le musicien et son instrument deviennent cette figure de la mère dans le Guernica de Picasso, de cette femme qui, le cadavre de son enfant sur les genoux écarte les bras, tend son buste, lève son visage et crie : « Vois ! Qui a voulu cela ? »

C'est la piété.

*

Vingtième carnet

Il y a chez Roland Barthes un étrange paradoxe. On trouve dans « variations sur l'écriture » cette fascinante idée selon laquelle l'essence même de l'écriture serait de cacher ce qu'elle note. Que « la cryptographie serait la vocation même de l'écriture. »

En revanche, s'agissant de la photographie il ne conçoit son essence propre que dans sa capacité à dévoiler, à montrer, à faire preuve et attester. D'où provient cet aveuglement à vouloir abaisser la photographie à son rôle le plus vulgaire ? Chez Barthes cela tient peut-être à son habitude de rechercher les accents profonds d'un fait de culture en sautant par dessus les « siècles bourgeois ». Or la photographie est née au XIXème, en plein « siècle bourgeois ».

Mais qui peut croire que la photographie n'a pas de parenté en deçà de sa naissance ? C'est là qu'il convient d'investiguer, afin de tordre le cou à cette idée reçue (et reçue en partie de Barthes) qui veut que la photographie s'occupe du visible, alors que de toute évidence c'est l'invisible qui est son domaine.

Posons comme base de cette réflexion la définition suivante : est apparenté de près ou de loin à la photographie tout signe, quel que soit son support, dont la production est « acheiropoïète », non de main d'homme.

*

Il était arrivé à un âge où il détestait plus une volonté délibérée qu'un système verrouillé.

*

La manière de composer de Pierre Boulez, si dictée par elle-même, correspond au fond à ce principe de Fromanger de peindre sans regarder. On comprend cela : la certitude de ne pas trouver son travail souillé par un « vouloir ». Il est certain que celui qui sans méthode, sans autre méthode « que celle qui consiste à n'en avoir point », parvient à annihiler sa volonté, il est certain que celui-là ramènera quelque chose à la surface. Celui qui parviendra à enregistrer les passions les plus humaines comme le ferait un appareil scientifique.

Alors que le défaut de Boulez, comme de tous les manieurs d'abstraction dure, c'est que l'appareillage semble ne devoir rapporter témoignage que de lui-même.

Etre débarrassé des hommes, évidemment, reste un souhait profond. Bien compréhensible. L'idéal assurément serait de remplacer l'appareillage par une conscience animale, ou mieux : un simple petit caillou.

*

Certains jours on a le sentiment que Pierre Boulez n'a rien écrit.

Certains jours on a le sentiment que sa musique est à ce point LA musique, perfection à qui rien ne se peut changer, qu'elle n'existe pas.

Oui c'est bien cela : la désincarnation.

*

Lu dans un quotidien :

« L'agence onusienne, dont les relations avec les autorités israéliennes sont ordinairement exécrables »

Ordinairement exécrables !

Ont-ils la conscience de la beauté de ce qu'ils écrivent ?

*

Est-il vraiment inévitable que la photographie soit le seul médium qui ne puisse parler que de ce qu'il a réellement vu ?

*

« *Les images désaccordées élèvent mieux notre esprit que les images ressemblantes, je ne crois pas qu'un homme sensé puisse le nier.* »
Denys l'aéropagiste,
in « *de la hiérarchie céleste* »

*

Rêverie à la manière de Murphy de Beckett

Tout le temps qu'ils furent là ils me l'ont assez répété, mais jamais je ne l'ai fait.

Ils m'ont dit que dans le temps je possédais un esprit critique. Un esprit critique, ce sont leurs mots. Mais qui peut le croire ? Et puis

qu'entendent-ils exactement par « dans le temps ».

Il est apparu aujourd'hui quelque chose de tout-à-fait neuf : je suis enfermé. Depuis qu'ils sont partis je suis enfermé, c'est assez clair : en partant ils ont fermé derrière eux, ce n'est pas plus compliqué. C'est sans importance.

Certains, il est inévitable que certains s'interrogent sur la nourriture. Ma survie n'est-ce pas. Il est invraisemblable d'en arriver à poser ce type de question.

Je ne suis pas seul, c'est assez clair, quelqu'un regarde.
Par où ?
Enfin il regarde.

Maintenant partout j'ai étendu de la ouate, du feutre, partout, pas une surface n'y a échappé.

*

Si l'on croit avec Giacometti que ce qui « ressemble » c'est ce qui a un style, alors définitivement la photographie n'est pas vouée à la ressemblance.

Prenons n'importe quel tableau de l'école de Fontainebleau : on n'y voit pas seulement la forêt, on la sent, on l'entend ; mais prenons maintenant une photographie de cette même forêt par Eugène Cuvelier en 1860 qu'y voit-on ? Une sorte de fin du monde, de paysage de l'apocalypse qu'aucun œil humain n'aurait pu croiser, vraiment le témoignage d'un monde inconnu.

*

Pour obtenir une boule depuis un caillou : soit vous le passez à la meule, soit vous le déposez au fond de la mer et revenez le chercher cent ans plus tard.

*

Partout, de tout temps, un seul moteur pour l'Homme, le plus puissant levier d'action qu'il connaisse : le ressentiment.

*

Le réveil

L'égoïsme de l'homme est sans borne. Sans borne. Il ne connaît aucune limite. On peut le mesurer lors des désastres. Qu'on note les pensées humaines lors des accidents. Le monde en resterait médusé. Ce n'est certes pas de gaieté de cœur que Dieu parle à ses créatures en leur infligeant les pires souffrances. Il leur retire leurs enfants : ils se réveillent alors. Hébétés. L'égoïsme de l'homme est sans borne. Jusqu'à sa propre vie il ira lui faire oublier. L'homme ne possède aucune notion d'irréparable. Aucune. Il ne se réveille qu'après. Le malheur le fouette et il se réveille. Jamais il n'a pu croire à la mort. Jamais. La sienne ou bien une autre. C'est évidemment après la mort que l'homme se réveille. Elle est la seule limite de son égoïsme. Qu'il note ses pensées lors des accidents. Une seule fois. Il verra alors. Il s'aura en horreur. Il n'existe pas d'autre moyen de le réveiller. Toute son existence anesthésiée par l'égoïsme. Son égoïsme plus puissant que son instinct de survie. Beaucoup plus puissant.

Voilà : votre petit enfant est mort.
Un petit bruit sec et votre petit enfant est mort.
Un chat qu'on écrase rend un petit bruit sec.
Insignifiant.
Creever fait un bruit insignifiant.

On croit posséder quelque chose, et soudain on ne possède plus rien.
On croit qu'on est triste, et soudain on ne peut plus l'être.
On croit qu'on s'ennuie, et soudain on ne le peut plus.
On croit être savant, et soudain on ne l'est plus jamais.
On croit que les pierres sont dures, et soudain elles sont molles.
On croit qu'on n'aimait plus, et soudain on s'aperçoit qu'on aimait encore.

On est réveillé.

On ne peut plus continuer de vivre.

Ce n'est pas même qu'on a été puni.

C'est bien simple : en toute circonstance l'homme finit toujours par s'endormir.
Son égoïsme toujours infiniment supérieur à son instinct de survie.
Il est à son navire et il s'endort.
Un écueil le déchire.
Il est réveillé.
Il ne l'a jamais été autant.
Et maintenant il va mourir.

Tout autour de lui : l'eau monte.

Jamais, à aucun moment, l'homme ne croit au malheur.

Son égoïsme résiste à toutes les évidences.

Et soudain il a devant ses yeux le cadavre de son petit enfant.

Il se réveille.

Et encore fera-t-il quelque pas supplémentaires, comme font les oies au cou tranché.

*

Vingtième-et-unième carnet

1944 - Robert Capa est sur les plages de Normandie. Il photographie ce que personne jamais ne pourra remonter. Lorsqu'une pellicule est achevée il la range dans sa poche, ou dans sa besace. Il n'a pas seulement peur de perdre la vie, il craint encore, pire que sa mort, d'égarer ses pellicules. Même son cadavre les rapporterait encore.

1928 - Robert Capa a quinze ans. Il serait alors voir « Le cameraman ». Il aurait vu Buster perdre sa pellicule. Il aurait vu pour la première fois sur grand écran la terreur de ce type de perte. Il aurait vu un homme en perte de cela. Vidé. Dépossédé. Brisé. Il aurait vu Buster le ressort cassé comme après un amour refusé.

1944 - Robert Capa sauve sa peau et ses pellicules. Elles sont envoyées, petits Suaires des temps modernes, avec toutes les précautions traverser l'Atlantique pour y être développées. Il craint encore cela. De plus en plus. Des insomnies. Mais les pellicules arrivent au laboratoire. Capa se détend.

Il a tort.

Là un laborantin, soit qu'il s'assoupisse d'avoir trop bâfré, ou bien trop bu, soit que son incompétence se révèle énorme, ou bien encore son je-m'en-foutisme, comme on dit, quoi qu'il en soit un laborantin laisse les pellicules dans le révélateur, monter, monter, plus qu'anormalement, là un laborantin fait n'importe

quoi avec les temps de révélation. Les pellicules sont foutues.

En vérité les pellicules sont arrivées juste avant le bouclage et le laborantin a fait des folies avec le séchage, tout a fondu. Les pellicules sont foutues. Comme ce qu'elles contenaient jamais plus ne pourra être montré, on en tire tout de même ce qu'on peut en tirer. Tant bien que mal. Un massacre.

Ces images sont parmi les plus célèbres de l'histoire. Pas une personne, pas une personne, n'a pu penser que ce grain démentiel, sur saturé, ce contraste halluciné, soit autre chose que le reflet de la réalité du débarquement, c'est-à-dire l'incarnation la plus patente de ce qui envahissait cet instant : une peur immense.

Et je tiens pour acquis que Robert Capa lui-même crut avoir pris ces photos-là. Car elles traduisent non seulement ce qui fut observé, mais encore ce qui fut ressenti.

Or cela était dû au hasard. Et au hasard dans son objectivation la plus minable, à savoir l'erreur par incompetence.

Tout cela, qui fit qu'une pellicule déjà exceptionnelle finisse par montrer plus que ce qu'elle imprima, tout cela porte un nom très simple : on nomme cela la transposition. Et cette transposition fut particulièrement géniale parce que due entièrement au hasard. Donc débarrassée radicalement de tout ce qui fait qu'une image est vulgaire : la volonté. Et en première place la volonté esthétique. Suivie de celle de plaire, d'épater, de partager, de témoigner...

*

Quelqu'un a dit... par exemple ce serait Sollers... quelqu'un, mettons que ce soit Sollers, quelqu'un a dit (d'ailleurs peut-être bien était-ce Sollers) quelqu'un a dit que si on n'éprouvait pas de la haine pour son époque ce n'était pas la peine d'écrire. Non je ne pense pas que c'était Sollers.

La « haine de son époque » !

J'ai immédiatement trouvé ça terriblement idiot.

Et tout de suite après j'ai pensé que c'était terriblement juste.

En réalité c'est déplorable, mais ce n'est pas faux.

D'ailleurs c'était du Sollers.

*

Une époque (ce serait la nôtre) qui préfère étouffer ses douleurs plutôt que de les cultiver.

Quelle époque a jamais voulu l'inverse ?

Je ne connais pas les époques.

Peut-être certaines ont pu jouer l'empirement...

Mais je ne connais pas les époques.

*

Tout chiffre rond garde une parenté lointaine
avec le zéro. Sans aucune raison.

*

Un grand penseur au soir de sa vie, et même à
l'après-midi de sa vie, ne s'adonna plus qu'à
lecture des pires feuilles de choux. Ce grand
penseur trouva ainsi le repos et s'y vautra, comme
un grand marcheur qui prendrait un bain chaud
avant d'ingurgiter ce qu'il y a de pire à la santé.
Sauf que ce grand penseur non seulement n'avait
jamais rien publié, ni écrit quoi que ce soit, mais
encore jamais n'avait émis la moindre pensée.
Comme un grand alpiniste qui ayant toujours
vécu sur une chaise longue, au soir et même à
l'après-midi de sa vie déciderait de s'aliter.

*

En terme de création nous devons bien admettre qu'on ne fait pas ce que l'on veut, mais ce que l'on peut.

Faire ce que l'on veut ne pourrait être le fait que d'une imposture.

*

L'être humain n'est jamais aussi intéressant que lorsqu'il est en échec.

Ou, plus exactement, jamais aussi inintéressant que lorsqu'il est en réussite.

*

Commenter un texte dispense de le retoucher.

*

Seules les impostures ne sont pas des échecs.

*

« *Une sorte d'hommes enclins par douceur à
absoudre, comme dit Chaucer. »*
Thomas de Quincey

Quel délice !

*

Le vitrage installé à mes fenêtres est énorme : je
les vois et je ne les entends pas, je les vois et je ne
les entends pas, je les vois et je ne les entends
pas.

*

Au commencement était le silence.

*

Que l'Homme soit frappé par le malheur que fait-il ?

Se console-t-il ?

Non, il en rajoute, encore et encore, il se met à ajouter follement du malheur au malheur, il s'enivre de cela, comme les requins de sang.

L'Homme est un fanatique du malheur.

*

Se pensant beau, et peut-être l'était-il, il se mit à courir dans la crainte de ne pas être vu avant de ne plus l'être.

*

Le témoignage est la mort de l'aventure.

L'acte gâché seul est divin.

*

Vingt-deuxième carnet

En art la seule chose qui résiste au temps : la brutalité stylistique.

Ce qui toujours fera se lever les Hommes le matin : la brutalité stylistique.

Voyage au bout de la nuit, A bout de souffle, Citizen Kane, les demoiselles d'Avignon, tout Beethoven.

*

Les cinéastes n'ont aucune audace. Ce que le cinéma pourrait leur offrir par essence, ils ne l'utilisent pas. Une chose aussi évidente que la répétition, ils ne l'utilisent pas.

Reproduire ce qui existe est la seule chose qui les intéresse.

Reproduire ce qui existe !

« Pas regardable ce qui a existé ! Transposez ou c'est la mort ! Poétisez si vous pouvez ! Mais qui s'y colle ? Nul ! »

*

J.L. Godard : « Il n'y a pas de différence entre fiction et documentaire. »

Bien sûr que si il y en a une, mais elle n'est pas stable, pas vraiment d'essence mais de perception.

Si l'on croit à l'histoire qu'on nous montre on regarde une fiction, mais si l'on croit à l'image alors on est devant un documentaire.

En général on croit à l'histoire, neuf fois sur dix, même dans ce qui s'étiquette documentaire.

*

Les saisons sont trop continues.

*

A la différence de tout autre type de frustration, la frustration sexuelle offre déjà ce qu'elle refuse : la frustration sexuelle, c'est déjà du sexe. D'où il découle que ce n'est sans doute pas la pire.

*

On écrit ce qu'on ne peut ni dire, ni taire.
Laisser caché ce qu'on révèle.

*

Désormais ceci est acquis : ce qui précède la vie
est déjà de la vie. Ce qui est commencé n'en est
déjà plus.

*

De lâcheté on ferme les yeux.
Alors on se permet presque tout.

*

Le dissimulé a changé d'âme.

Plutôt en mal, c'est certain.

*

Je ferme la porte derrière moi.

*

Toute une vie on s'est vu sur un navire en
perdition. A colmater infiniment.
Tous les matins nous faisions capitaine. Seul
responsable des dernières flottaisons.
Et puis un beau matin on a sauté par-dessus le
bastingage et on est parti.
Les coques pourries n'étaient plus de notre fait.
On flottait sans elles.
Et sans doute elles sans nous.
Ce fut le plus grand soulagement rêvé.
Une tonitruante abdication.
A portée de main depuis le commencement.

*

Je n'aime pas l'expression de ce qui est net.

*

Les découpages de Matisse.

Selon la conception hindoue le renoncement est le couronnement de la vie et non pas son début.

*

La justesse ne se manifeste pas où on l'attend.
Les lieux de ses apparitions en rendent immorale
l'acceptation.

*

C'est au moment où on est prêt à remplacer un
mot par un autre qu'on est dans la juste
expression des choses.

*

Rêverie à la manière de Murphy

Un beau matin ils sont revenus.
Et toutes leurs prérogatives avec.
Bien intacts.
Moi qui avait passé la moitié de ma vie à me
passer d'eux. Puis l'autre à les maudire de
m'avoir laissé.
Maintenant les revoilà.
Définitivement selon toutes vraisemblances.
Il n'y a rien à dire : je les ai appelés partout où on
peut les trouver.

*

Lorsqu'on eut coupé le son, je me levai.

*

Genèse

Au commencement était le silence.
Le silence était bruyant comme un enfant.
Plus tard vint la fatigue.
La fatigue était mutique.
On la prit pour le silence.

Au commencement on ne trouvait pas d'autre
humain que soi.
Plus tard on en croisa mais ils ne s'arrêtaient pas
encore. On ne croisait pas leur regard.

Un matin on se leva et on dépensa enfin sans
compter.
Plus tard on mourut.

*

Vingt-troisième carnet

Scène, à la manière d'Hector Berlioz

Ainsi je l'ai entendu, ainsi je le raconte :
Ce fut une minute trente de pavés boueux filant
comme la course d'un assassin.
Puis se fit un noir profond.

*

Le jeune enfant dans le noir n'est jamais seul : il
attend la manifestation de ce qu'il redoute et
present.
Cette présence effrayante se donne rarement à
voir. Mais l'effroi produit par son attente à jamais
restera gravé dans le cœur de l'Homme devenu
adulte.

*

Continuer ce qui existe déjà.
La moindre fleur, toute vie, chaque branche de
chaque arbre a procédé de ce principe.

*

Un matin se produisit une erreur aussi énorme qu'une catastrophe.
Devant son évidence les uns cessèrent de minimiser, les autres de vaticiner.
Il ne restait plus qu'à constater.
Cet instant d'évidence nous remplit d'aise entièrement.

*

Il n'avait aucune opinion.
Mais ce vide-là le revêtait d'une singularité qui finit par lui en offrir plus que quiconque.

*

Ce qui n'est pas définitif ne possède à mes yeux aucune espèce de réalité.

*

Jusqu'aux fonctions vitales qui nous fatiguent.

*

Scène de guerre

Toutes les unités de P. se déportèrent brutalement dans les sous-basements qui précèdent les grandes plaines de l'est.

Pas un n'en revint.

Ce furent huit mille hommes de perdus en quelques heures.

*

Subitement on détaillait : une chance d'échapper aux illusions se profilait.

On se figeait en camouflage, ondulant à l'épiage : ces objets du concret ne se donnaient pas à voir aisément.

Je suppose que dans le cas contraire ils eurent été rattrapés par leur destin commun.

*

Ce qu'on nous a présenté comme le summum du concret ne l'est pas. On y a goûté : ça ne tient pas à l'estomac. On peut seulement supposer que la santé s'y retrouve. Encore qu'on n'en soit pas sûr. Avons-nous seulement les mauvais dosages ? C'est donc qu'il doit s'en trouver qui ont les bons.

Cela non plus nous ne le saurons jamais.

Qui donne à voir son estomac ?

*

Mai 1927 – Lindbergh réalise la première traversée de l'Atlantique par avion et en solitaire. Au trois-quarts du trajet l'égoïsme et l'instinct de conservation commencent à se disputer son corps. L'égoïsme semble prendre le dessus : Lindbergh est bien, il s'endort, l'avion sombre, Lindbergh va

mourir. A quelques mètres des vagues, ainsi que voulut me le faire croire la télévision lorsque j'étais enfant, et ainsi donc que je le crois depuis, à quelques mètres des vagues l'esprit de conservation redressa la barre, l'avion remonta, Lindbergh se frotte les yeux avec douleur, jusqu'au bout, pleurant de douleur il ne les refermera plus.

Son occasion est passée de le voir s'éveiller à autre chose qu'à sa vie, à son destin et à sa gloire.

*

Où qu'il aille il était accompagné de son désir.

Plus qu'occupé.

Certains jours, par inadvertance on suppose, il l'avait comblé.

Il lui fallait bien alors d'ennui mortel regarder autour de lui.

*

Notre singularité compensait tant bien que mal notre nullité.

Le mystère veillait les grandeurs.

*

Il faut se méfier de ce qu'on écrit et du moment où on le fait. Il est faux de croire que ce qui a été mal exprimé le sera mieux plus tard. Ce qui a été mal exprimé a été fixé, mal certes, mais fixé tout de même.

*

Rêverie à la manière de Murphy de Beckett

Lorsque, visibles depuis mes fenêtres, les travaux commencèrent d'élever des bâtisses, ma joie de vivre connut plus qu'une confirmation éclatante : une raison d'être. Tous les matins m'offraient son rang de briques. Neuf !

Un matin on partit visiter la nouvelle Constantinople. Lorsqu'on voulut nous montrer ce qu'il restait des anciens harems je restai dans l'un d'eux.

Fut un temps, je n'étais pas un valet.
La recette semblait simple. Evidente.
La plupart du temps elle était critiquée.
Il ne serait pas juste de dire que j'ai souhaité
devenir un valet. Ce sont des opinions qui
s'entendent. Elles ne sont pas justes.
Il ne serait pas juste non plus de prétendre que je
ne suis pas devenu un valet. Je n'ai jamais été
tenté par ce type de déni d'évidence.
Quant aux regrets je ne les applique pas à si
grande échelle.

*

On a cru que les choses seraient extraordinaires.
Elles ne le sont pas.

*

Un jour l'Homme s'est redressé, et depuis ce
temps on l'aperçoit déambuler, oscillant en tous
sens à se demander s'il doit se considérer superbe
ou ridicule.

*

Scène de genre

Fille : jouera du piano, plus que médiocrement,
moins que correctement, toujours avec mollesse

Garçon : fera des affaires

*

Le simple fait que le message des Evangiles soit
resté d'actualité par delà les millénaires prouve sa
totale inefficacité.

*

Il faut prendre l'entière mesure de sa nullité pour
être soulagé de son existence.

*

A partir d'un âge variable l'être humain dépose
une chape sur son quotidien.

*

Cette vie lui conviendrait parfaitement n'était
son intention d'en faire autre chose.
« Maudites aspirations ! »

*

Scène de guerre

Le 13 du mois on évalua les pertes d'une grande
offensive sur l'Est.
L'estimation fut qu'on y laisserait 250 000
hommes. C'était le tiers de ce qui demeurait.
Une grande offensive sur l'Est serait définitive.
Tout le monde en convenait.
Le jeu en valait la chandelle.
Les hommes furent lancés.
Il y en eu bien 250 000 à ne pas revenir.

En revanche les positions n'avaient pas évoluées. Soit que les calculs sur ce point aient été totalement inexacts, soit que la partie adverse eut fait les mêmes.

*

Les morts ont deux moyens de se rappeler à nous : soit le jour, soit la nuit.

*

Simple photos de famille massacrées par les intempéries, pauvres objets à peine décollées d'eux-mêmes, puisque c'est bien ainsi que les morts disparaissent de nos albums, puisque c'est bien ainsi que les morts réapparaissent dans nos rêves.

*

Vingt-quatrième carnet

C'est un homme serein. Un homme apaisé.
Il possède une méthode.
Il n'héberge plus en lui, ni dans ses œuvres, la
vie, mais la mort.
Il est allongé.
Il ne possède plus aucun pouvoir d'interpellation.
Son succès est fondé sur la flatterie de ce qu'il y a
de plus vulgaire dans l'adolescence : le goût de la
solution.

*

Ce qui vaut en littérature ce n'est pas tant la
qualité du sens que sa multiplicité.

*

Il y a dans les Evangiles comme un verset
manquant. Entre la mise au tombeau et la
résurrection. Que deviennent les disciples ? Que
firent-ils de ce temps de stupeur et d'hébètement
qui suit les accidents irrémédiables ?

Il y a là un vide envoûtant.

Cet instant qui correspond très exactement en musique aux mesures de fin de développement, lorsque le drame joué on reste, épuisé, dans l'attente du réveil aux sensations normées, qu'on nomme en musique réexposition. Cet instant là est une mort du temps, impalpable.

C'est la seule chose qu'il m'intéresserait de représenter.

*

La politique internationale nous plonge à intervalles réguliers dans une infantilisation complète. Au niveau des cowboys et des indiens de cours de récré. On met des têtes à prix, on s'enfuit par des moyens rudimentaires, on se retrouve dans des caves, défiguré par la déchéance. Tout repose sur la capture du chef, les évènements ont valeur de dominos.

Mais force est de constater que toute cette naïveté, toute cette bêtise et ce cirque, produisent les images visuelles les plus fortes et les plus évidentes. Bêtes et puissantes comme un symbole.

Et nous écarquillons les yeux comme des gamins devant l'évidence et la concentration expressive de ces visions. Et pour un moment encore.

C'est donc bien que la puissance naît de la naïveté.

Ce qu'ont toujours su les religions.

*

« *Je suis forcé d'admettre que tout continue.* »
Hegel

Quel délice de drôlerie !

*

L'habileté, c'est la fin de l'art.

*

L'être humain prétend toujours savoir pourquoi il fait les choses, et pourquoi il ne les fait pas. En réalité il n'en a pas la moindre idée, et il agit la plupart du temps sans raison aucune.

*

Ne jamais opposer lenteur et rapidité.
Ouvrage de toute une vie, réalisé en un instant.

*

Il était entièrement absent à la vie.

*

Ferme les yeux : ta liberté est sans borne.
Passage à l'acte : fin de partie.
Energie potentielle : impunité infinie.

*

Considérant l'œuvre prétendument achevée comme un mur, on s'apercevra que la question de la sincérité sera réservée aux briques.

Ce sont les briques qu'il faut aller chercher loin, très loin, précisément en dehors de l'œuvre et du désir d'œuvre.

Le ciment qui élève les briques n'a pas ce souci-là. Le ciment connaît peu les problèmes de mensonge. Ce qui lui importe d'abord, c'est de tenir.

Un mur dont tous les matériaux proviennent de la même fosse, soit c'est un mur hideux, soit c'est un mur qui s'effondre.

*

L'être humain est un autocuiseur.

Il encaisse, il encaisse. Toute sa vie il monte en pression.

De temps à autre il lâche une soupape, une colère, un crime, un adultère, une maladie. La plupart du temps une maladie.

Le reste du temps il teste sa carapace, énorme, un blindage sans équivalent.

L'heure venue ce sont d'atroces bombes que l'on met en bière. D'étranges enveloppes, cuites de l'intérieur, sous une pression énorme.

Une éternité à redescendre à la normale.

Les feux follets dans les cimetières, bien entendu, ce n'est rien d'autre.

*

La plus galopante de toutes les passions, la plus répandue, la plus tyrannique, la plus violente, celle à qui on ne connaît pas d'issue : l'absence de passion.

*

Ecrire ce qu'on ne peut ni dire ni taire.

*

Scène

Il pleut un peu partout.

*

La sainteté, c'est la disparition.

*

La justesse ce n'est pas une chimère, la justesse c'est d'abord ce qui est effectif, ce qui produit un effet, ce qui provoque un résultat.
La justesse c'est vérifiable.

*

Quant au passage à l'acte on n'ira pas jusqu'à dire qu'il est sans conséquence, on dira seulement qu'il n'a pas de corps.
Seul ce qui est imaginé possède un corps, un corps tellement vibrant qu'un simple effleurement suffit à le faire jaillir.
On nous trompe allègrement sur ces affaires de mondes concrets, sans qu'aucun n'en soit dupe, soyons en sûrs.

*

Incroyable de n'écrire que sur les humains, que sur les pensées humaines, quand il y a tant de mondes inhabités.

*

Il n'y a pas que le bonheur qui abêtisse, il y a aussi le malheur.

*

Tout ce qui est organisé est foutu.

*

Il n'existe pas de problèmes humains, il n'existe que des humains qui font des problèmes.

*

Fantaisie phénoménologique

Dispersées et suspendues, les chitarrones oubliées vibrent hagardes de la mort des vouloirs-vivre.

Au loin s'aperçoit un formidable narguilé d'argent au sommet duquel brûle une cité complète. Recrachée de son flacon de bile en de laiteuses volutes bien glacées.

Les contrepoints surdoués, insultant de leur langage qu'eux seuls connaissent, décrivent ce que furent les objets avant leur perception.

Les abstractions pleurnichent à ces mélismes.

Et partout l'écho d'une voix en perdition qui hurle que tout lui est connu. Et de laisser tomber jusqu'à l'écœurement lui-même.

*

Scène vue

Le mercure frémissant d'où sortiront les cornes
rauques sonnant la fin des expressions humaines.
Puis ce sont les petites trompettes bien bouchées,
derrière lesquelles se rangent les innocences
dissipées.
Quelques tambours brouillons surveillent le tout.

*

Vingt-cinquième carnet

Scène de guerre

Les murailles se resserrèrent,
Et les chitarrones en colère montèrent aux
créneaux.

Ce jour est un jour d'angoisse où les chitarrones
en colère, entrechoquant leurs cordes au plein
jour, couvrirent les trompettes de guerre.

*

Scène de guerre

Les coloniaux se font tuer dans le château de M.
Ils comptent sur P. qui voyage en bateau vers
Saint-Pétersbourg.

*

C'est une chambre rouge avec des restes d'ors.
Plus elle se délabre, plus renait son luxe.

*

Si je n'ai pas une phrase, j'en mets une autre.
Tous les objets sont égaux, nous sommes des
enlumineurs, rien de plus.

*

Travailler la forme, seul salut pour lutter contre
notre bêtise.
La naissance d'une pensée fait toujours souffrir
péniblement. La naissance d'une forme procure
invariablement une joie profonde.
Nous sommes sur terre pour construire des murs
je crois, pas tellement pour autre chose.
On prendra de la glaise au sud, de la glace au
nord, et de la merde s'il ne reste rien d'autre,
vraiment peu importe.

*

On nous a poussé vers des terrains véreux.
Ô ce sont de tout petits éboulements, vite remis...
Ce n'est pas la question, mais nos pas n'ont plus
de confiance.

*

La phrase proustienne m'apparaît revêtir le même costume que l'hyper chromatisme wagnérien ou mahlérien. On dit bien que cette sursaturation chromatique, ce suremploi de la tonalité a conduit à l'explosion de celle-ci. Ne voit-on pas que Joyce, que Céline, que Beckett sont issus directement de la phrase proustienne, qu'ils le veuillent ou non ? La phrase chez Proust n'est pas longue, il est faux de penser ainsi : elle est souvent au-delà de la capacité humaine à la prendre pour une entité unique. Elle est constituée d'éclats, de perles, et l'allongement du fil qui les relie est tel, que le collier est devenu inutilisable pour un cou normal. Derrière il ne restait plus qu'à couper le fil, et l'usure était telle que vraiment cela dut se faire naturellement.

C'est un étrange paradoxe d'apercevoir le fil se rompre manié par le plus expert bijoutier, le plus virtuose. Mais pouvait-il en être réellement autrement ?

La chose est identique en musique.

*

Le pouvoir délirant qu'acquiert la bêtise lorsqu'il lui prend de vouloir s'organiser.

*

Les gens qui, comme moi, privilégient le réel, finalement ont tort : pour l'écrasante majorité des problématiques qui s'offrent à une vie humaine ordinaire, répondre par la vérité plutôt que par une contre-vérité est un épiphénomène sans grande conséquence.

*

On découvre aussi la littérature en désespérant de la philosophie.

Dans mon adolescence je fus un certain temps passionné de morale. Il ne fait guère de doute que ce que j'avais à révéler sur ce sujet était de piètre

importance. Mon engouement obsessionnel, en revanche, ne devait pas être sans beauté littéraire.

*

Toutes les passes qui précèdent la mise à mort du taureau dans l'arène, c'est de la masturbation de sexe mou, une pitié à voir.

Je ne suis pas choqué par le sacrifice d'un animal, mais par ce mauvais jeu de dupe qui pousse une bête au combat alors qu'elle ne souhaite plus y aller, alors qu'elle est fatiguée, qu'elle est épuisée, qu'elle ne souhaite que le repos. Ce jeu de dupe qui connaît cette loi horrible édictant qu'au moment même où il le désire le moins, un taureau ne peut s'empêcher de charger, mollement, mais de charger tout de même. Ce jeu de dupe qui consiste à mimer le courage de cela.

C'est un spectacle qui est une pitié à voir, car c'est le spectacle de la mort du désir, doublé de la survie de l'instinct. Ce n'est pas une chose que l'on porte généralement aux nues que la masturbation machinale. Un taureau ensanglanté qui charge malgré lui après quinze sollicitations de cape, ce n'est pourtant pas autre chose.

Que l'on m'excuse de terminer par une naïveté, mais je dirai ce qu'en tauromachie je trouve beau, quitte à passer pour ridicule : un lâcher de vachettes dans les rues. Voilà ce que j'aime ! J'aime ce chahut-là, j'aime tous ces yeux qui

brillent, j'aime ces cœurs qui battent, j'aime ce désordre, j'aime par-dessus tout cette absence de conventions millimétrées dont regorgent les vraies corridas.

*

L'être humain peut observer des actes, ou même accomplir des actes qui possèdent une justesse. Mais cela se fera toujours à son insu.

Celui qui s'intéresse au sentiment de justesse, ou si l'on préfère à la part sacrée des objets, celui-là ne peut s'illusionner sur la convocation d'un public sur un lieu et un instant pour assister à cette apparition.

La maîtrise et la production de justesse sont refusées à l'Homme. En revanche lui est accordée la capacité de la déceler. Comme cela se passe avec les champignons : il ne sait pas les cultiver, mais il peut apprendre à les trouver.

L'Homme a en son pouvoir, pour peu que cela l'intéresse, de reconnaître dans un objet, dans un acte, y compris en lui-même, la part juste, la part sacrée. Il peut s'atteler à cela. Il peut s'en occuper en lieu et place de produire. Même si notre siècle glorifie la production.

La terre est extrêmement achalandée, et je crois qu'il convient plutôt de prendre soin des objets que nous possédons que d'aller faire des

emplettes au bazar des idées nouvelles et des
sensations authentiques.
Nul ne peut forcer son rire.

*

Fidèle par lâcheté
Fidèle par faiblesse
Fidèle par étroitesse
Abstème par immaturité
Abstème par conformisme

Infidèle par lâcheté
Infidèle par faiblesse
Infidèle par étroitesse
Ivrogne par immaturité
Ivrogne par conformisme

*

Vingt-sixième carnet

Quelqu'un qui dit non finit toujours par avoir un peu honte.
Donc avec lui surtout ne pas se précipiter.
Ne pas trop parler.
Laisser la honte s'installer.
Cueillir le fruit.

*

La danseuse de tango : être dans la disposition de pouvoir suivre toute inflexion de son partenaire à tout instant.
L'essence d'un travail artistique est d'être dans la disposition du danseur de tango et de sa partenaire tout à la fois.

*

Les miracles surviennent lorsqu'il ne leur reste plus le temps de s'accomplir.

*

Vingt-septième carnet

On note une pensée non pas parce qu'elle est inoubliable, mais au contraire parce que tout ce qui n'est pas noté sera irrémédiablement et systématiquement oublié, ce que l'on peut considérer comme un mal, ou comme un bien.

*

Tous les étés je pense à l'hiver, tous les hivers je pense à l'été : rare joie simple qui me soit donnée.

*

Détestation

On ne regarde pas beaucoup le haut des montagnes. Je suis allé à la montagne, on croit qu'on regarde le haut des montagnes, on ne regarde pas beaucoup le haut des montagnes, on regarde à hauteur d'yeux, ni plus ni moins. On se regarde détestés, rivés aux agacements. On s'agace de deux pierres empilées. L'agacement est économe. Si on regarde le haut des montagnes

on pense qu'on doit penser, on ne trouve rien à penser, on s'ennuie, on n'est pas habitué à tenir le choc de l'ennui sans petite compagnie, sans petite détestation, on rabaisse le regard vers les enfants aux jeux, ils n'ont aucun but, ils ne jouent pas aux jeux, ils s'occupent de petites détestations, l'après-midi est passé ils n'ont toujours rien mis en route. L'Homme a passé sa vie il n'a toujours rien mis en route, il a poussé son voisin, il s'est assis, il est reparti, il a hurlé pour avoir sa paix, le peu qu'il a eu il en est devenu fou, seul sur sa balançoire à en vomir.

*

Le style, c'est l'insolence.

*

L'objectivité se gagne en trouvant un bon casting à la subjectivité.

*

De la perfection dans l'exécution musicale

Il me revient un vieux principe de mathématicien : faire un raisonnement juste avec un croquis faux : l'angle droit n'est pas dessiné droit, mais c'est sans importance puisque nous savons qu'il est droit. Cela n'entrave pas la bonne marche du raisonnement.

J'ai entendu dernièrement deux guitaristes swing manouche. Des types marrants. Il leur arrive de se retrouver à jouer à l'unisson. Leur unisson n'est jamais ensemble. Jamais. Jamais vertical. Or cela ne gêne en rien l'écoute de cet unisson. On comprend qu'il y a unisson. On perçoit qu'il y a unisson. Alors même que cet unisson n'existe pas pleinement. Raisonnement juste avec croquis faux.

D'où vient cette nécessité d'avoir la parfaite réalisation d'une chose pour pouvoir en jouir pleinement ? Est-ce pour satisfaire les sens ? On sait pourtant ce que l'obsession d'une parfaite réalisation peut faire comme mal à la sensualité.

Ne serait-ce pas plutôt pour donner à entendre par les oreilles ce que le public ne sait pas entendre par l'esprit ?

A celui qui ignore la présence d'un angle droit à cet endroit du raisonnement il faut lui dessiner un angle parfaitement droit.

*

Il croyait posséder des vices particuliers.
Ils sont banals.
Tout le monde les pratique.
Avant il en avait honte.
Peut-être du remord.
Maintenant toujours.
En plus de cela ils le dégoûtent.
Eccœurant comme la crasse commune.

*

Prenons un destin ordinaire.
Employé de bureau.
Prenons un destin qui n'arrive même pas à être
ordinaire.
En devient-il extraordinaire ?

*

Si le concept d'installation a eu un effet
bénéfique, c'est bien celui d'avoir offert de
regarder le monde avec gourmandise.

Vous passez devant un vieil hôtel délabré, ou devant un verger bien ratissé, le désir naît soudain en vous d'y « faire » quelque chose. Et comme en général rien ne se fait, il ne demeure que le désir, qui, comme chacun le sait, est la plus belle chose du monde.

*

De la parole qui dans les choses se tiendrait recluse.

*

Il vint et dit que tout était parfait.

*

Ce qui vaut c'est l'augmentation de la pression. Seule l'accélération de la pression est signifiante. La pression maximale n'a plus aucun pouvoir.

*

Le silence comprenait tout : on l'accabla.

*

L'écœurante parenté en odeur de la viande
d'étalage et de la piscine municipale.

*

Vingt-huitième carnet

Il me souvient d'une après-midi d'enfance.

A trainer avec une vieille dame dans une église de Marseille. La vieille dame me donne quelques sous à glisser dans une fente. Puis elle me tend une petite bougie rouge. On pouvait choisir entre trois couleurs. « On va allumer une bougie pour papi. » « Papi » est mon grand-père maternel. Il est décédé quelques mois plus tôt. Ou peut-être quelques années. Je ne sais plus.

J'allume la mèche à la flamme d'une autre bougie, puis je la pose parmi un parterre de bougies.

La vieille dame reste un moment silencieuse, le regard vers le bas. J'attends moi aussi. Je ne sais pas à quoi il faut penser.

Lorsque nous repartons je ne sais plus où se trouve la bougie de mon grand-père.

Toutes les flammes qui brûlent pour quelqu'un ou pour un souhait, tout cela est devenu anonyme.

Les lumières brillent comme des livres ouverts. Pas plus attribuées que les étoiles filantes les nuits d'été.

*

Il n'a rien à nous dire, comme tous les gens apaisés.

Il a tué en lui deux principes pénibles mais fondamentaux :
que « la seule méthode c'est de n'en avoir point »
que « le luxe de la poésie, c'est l'inaccoutumance ».

*

Les principes éducatifs ne sont la plupart du temps rien de plus que ne pas jouir du présent.

*

Vulgaires comme tout ce qui n'a pas évolué : les bonnes idées.

*

La photographie c'est ce qui reste après le passage.

Dans cette acception du terme sera admis comme photographie non seulement ce qui est écrit par la lumière, mais encore tout ce qui de près ou de loin a quelque chose à voir avec la trace. Jusqu'aux pièces à conviction exposées aux procès, jusqu'aux autopsies médico-légales, en passant, c'est entendu, par tout ce qui dans les fouilles archéologiques fait preuve, par tout ce qui n'a pu être effacé après les déménagements définitifs, et encore par toutes les façades, par tous les murs, par tous les sols marqués. Partout la photographie c'est, lorsque la vie s'en est allée, ce qui demeure.

*

Dans les pays jamais foulés, les plus petits gestes s'octroient des pouvoirs de cataclysmes.

*

Toujours été fidèle à la logique du miracle.
Impossible d'empiler là-dessus : le miracle n'est jamais connu qu'après avoir eu lieu.
Voire bien après.
Ce sont aussi ces rafales sans météo qui isolent.

*

L'image définitive, l'image royale serait celle
qui ne signifie rien. Aucun sens.
Hélas une image conserve toujours une saloperie
de sens. Ne fusse que son désir de ne signifier
rien.

*

Ils ont un grand homme.
Ils se griment en son chef-d'œuvre.

*

Tout un monde dans une seconde.
Le coup d'enclume au cœur.
Seul rivage retenu.

Ce sont des rivages qui exigent qu'on n'y accoste pas.

*

On n'échappe pas à soi-même.

*

La littérature est un objectif qui va au-delà de l'instinct de survie.
Autrement dit : qui se nourrit de lui-même.

*

Les seuls artistes fréquentables sont les artistes morts.

*

L'insupportable modestie de l'artiste.

*

Les rêves résistent à tout, mais il y a une chose contre laquelle ils ne peuvent rien : l'excellence technique.

*

Le sexe et l'art ce serait le même ressort.
Picasso l'a dit.
Mais ce n'est pas la même détente.
C'est le déclenchement qui diffère.

*

Défaut confessé : doublement impardonné.

*

Vingt-neuvième carnet

De toute la vie on est empêché.
On ne jouit que de rapines.

*

« *C'est la misère de notre théâtre que nous
avons voulu le limiter aux seuls éléments
intelligibles.* »

Claude Debussy

C'est la misère de notre cinéma.

*

Ce n'est pas le désir qui fait le vice, mais le désir
du désir.

*

Il est évident que celui qui est seul est beaucoup plus intelligent.

Il est aussi beaucoup plus bête.

*

Ce type de maladie contemporaine citadine, faite tout à la fois de solitude, d'ennui, d'une grande dose de médiocrité, d'un soupçon de prétention, de beaucoup d'orgueil, et bien entendu d'une absence totale de passage à l'acte.

La neige comme l'attribut de cet engourdissement.

L'engourdissement comme symptôme emblématique d'une pathologie dont le mal d'amour n'est qu'un catalyseur.

Inexplicable enchainement d'engourdissement et de fuite.

Entre léthal et panique.

Maladie du ressentiment et de la banalité.

Absence totale de passage à l'acte conduisant à la destruction et à la souillure d'une part, à la croyance en des visions d'autre part.

Et la conviction de la nullité de tout ça.

Cette situation où nous entrevoyons des pensées inconnues du commun par l'incapacité où on s'est mis d'actes courants.

Le Winterreise.

Ainsi que nous l'a donné Schubert.

*

Un portrait

Langsam

p

3

3

The musical score is for a piano piece in 4/4 time, marked 'Langsam' (slow) and 'p' (piano). The key signature has one sharp (F#). The melody in the right hand features a triplet of eighth notes (F#, G, A) followed by a quarter note (B) and a quarter note (C#). This pattern is repeated in the second measure. The left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

« J'y retournais. »

*

Trentième carnet

Imposture : tout travail dont l'idée de départ ne s'est pas trouvée chamboulée par sa mise en œuvre.

*

L'autorité ?
Etre ailleurs.

*

Trentième et unième carnet

Scène

A la manière d'un film d'Otar Iosseliani

Il me dit qu'aujourd'hui encore, malgré tout ce qui est arrivé, il se souvient de ce voyage comme du plus beau qu'il n'ait jamais fait avec sa fille. Puis les Pakistanais sont entrés dans les wagons.

*

Lyon 1996 / Oullins 2016